

Le sommaire est en dernière page.

LE TEXTE DU MOIS

le “marxisme culturel”

Anca-Maria Cernea conférence au Rome Life Forum 2016

Je vous propose ci-dessous, avec l'aimable accord de l'auteur, ma traduction de la conférence donnée par Anca-Maria Cernea lors du “Rome Life Forum” les 6 et 7 mai derniers. Anca-Maria Cernea est ce médecin catholique roumain, fille d'un opposant au communisme qui a passé 17 années de sa vie en prison, qui en tant qu'observatrice officielle au synode en octobre dernier a osé interpellé les pères synodaux en les rappelant à leur devoir de reconnaître que la défense de la famille est aujourd'hui une « bataille spirituelle ». Le marxisme et les ressorts de la Révolution marxiste-léniniste n'ont pas de secrets pour elle. Dans sa conférence, Anca-Maria Cernea a exposé la manière dont le marxisme a œuvré, et œuvre toujours, à la destruction de la famille et de la moralité dans le monde. Elle fait le lien entre cet assaut contre l'ordre naturel voulu par Dieu et le message de Fatima, avertissant que la Russie allait répandre ses erreurs à travers le monde.

Anca-Maria Cernea refuse l'explication, souvent reprise, selon laquelle les aberrations contemporaines ne sont que la mise en œuvre aboutie d'un hyper-libéralisme dont le seul souci est le gain matériel. Elle met ici en mots une analyse que je partage entièrement, et qui me paraît primordiale dans la lutte contre la culture de mort : cette destruction tous azimuts a pour cible l'ordre divin et le salut éternel des hommes.

Face à ce combat livré par « les principautés et les puissances », ce n'est pas je ne sais quelle « décroissance » ni même la (juste) dénonciation de la cupidité humaine qui peuvent suffire, mais la désignation du mal par son nom, et le recours aux armes spirituelles de la prière et de la pénitence.

Texte publié en anglais par “Voice of the Family”. • © traduction Jeanne Smits.

L'une des meilleures interventions lors du synode sur la famille, l'année dernière, aura celle de Mgr Fülöp Kocsis, archevêque métropolitain de l'Église grecque catholique de Hongrie. Il disait que les attaques contre la famille ne sont pas de simples « défis », ainsi que l'avaient suggéré certains pères synodaux ; et qu'elles ne sont pas non plus expliquées par les facteurs

économiques ou sociologiques que présentait le document de travail du synode.

Mgr Fülöp a déclaré que le synode devait clairement affirmer ceci : ces attaques sont contraires au plan divin, elles proviennent du malin. Et de citer saint Paul : « Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang, mais contre les principautés et les puissances, contre les princes du monde, c'est-à-dire, de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. »

Une autre intervention courageuse a été celle de Mgr Tomash Peta, archevêque du Kazakhstan. Citant Paul VI, il a dit que la « fumée de Satan » pouvait se distinguer même dans les discours de certains pères synodaux.

Ces deux interventions résument notre problème.

1. La guerre contre la famille et la vie humaine innocente est une guerre spirituelle.

2. Cette guerre est aujourd'hui livrée l'intérieur même de l'Église.

Comme l'a souligné le philosophe brésilien de Carvalho, plus souvent qu'à notre tour, hélas, nous entendons aujourd'hui deux types d'homélie dans l'Église : le premier est totalement idéologique, pratiquement en faveur des « principautés et des puissances ». L'autre est dirigée presque exclusivement contre l'immoralité sexuelle, la corruption matérielle, le consumérisme, l'hédonisme et d'autres péchés terrestres – ce qui revient à combattre uniquement « la chair et le sang », et non « les principautés et les puissances ».

1. La guerre contre la famille et contre la vie humaine innocente

Lorsqu'on parle de l'assaut contre la famille en Occident, il y a un cliché très répandu selon lequel il a pour cause le consumérisme, l'hédonisme, l'individualisme, et des groupes d'intérêts animés par le désir impitoyable du profit matériel. C'est ce que nous entendons très souvent à l'Église.

Cette approche ne vise que la chair et le sang et oublie les esprits mauvais.

Le consumérisme et l'individualisme ne sont pas la cause, mais des facteurs favorables. Ils réduisent la résistance morale des personnes et des

sociétés. Mais ils ne sont pas la cause.

L'attaque contre la famille et la vie humaine fait partie d'une tentative révolutionnaire plus large en vue de redessiner la société humaine et la nature humaine.

Sa motivation est spirituelle. C'est une forme de révolte contre Dieu, contre sa loi morale et contre l'ordre de sa Création.

Historiquement, l'avortement a été dépenalisé pour la première fois par Lénine, en 1920.

Aux États-Unis, cela n'a été fait que 53 ans plus tard, en 1973, par la manipulation bien connue de l'affaire Roe v. Wade.

Le divorce sans faute a été mis en place pour la première fois par l'Union soviétique en 1918, peu après la prise du pouvoir par les bolcheviks.

Aux États-Unis, il a fallu 51 ans de plus, avant qu'en 1969 le divorce sans faute ne soit adopté dans l'État de Californie.

L'homosexualité a été dépenalisée pour la première fois en Union soviétique, en 1922. L'Illinois a été le premier État américain à dépenaliser l'homosexualité – en 1961.

L'éducation sexuelle radicale pour les enfants d'âge scolaire a été introduite pour la première fois en Hongrie en 1919, par la révolution bolchevique de Bela Kuhn, avec l'objectif évident de saper la famille traditionnelle et la morale par la destruction de l'innocence des enfants.

Aux États-Unis il a fallu attendre les années 1960 pour que l'éducation sexuelle perverse, sous l'influence de la « recherche » frauduleuse d'Alfred Kinsey qui elle-même a reçu une très large publicité grâce au financement de la Fondation Rockefeller, fasse son entrée dans les écoles. Alfred Kinsey était un entomologiste qui a fait semblant de prouver que l'homosexualité humaine était bien plus répandue dans la société qu'on ne voulait l'admettre officiellement (les fameux 10 %), et devait donc être considérée comme normale. Il est important de noter qu'Alfred Kinsey était un communiste, ami de Harry Hay.

En 1950, Harry Hay a fondé la première association de défense des droits gay de l'histoire, appelée la Mattachine Society, aux États-Unis. Comme par

hasard la quasi totalité de ses membres, à commencer par Hay lui-même, étaient aussi membres du Parti communiste américain – une officine gérée directement depuis Moscou.

Il ne s'agit pas d'un phénomène spontané. C'est une guerre menée par une idéologie gnostique-révolutionnaire contre la civilisation judéo-chrétienne. Elle a été planifiée, et mise en œuvre sur plus d'un siècle, menant à la situation que nous connaissons aujourd'hui. Tout cela dépasse de très loin l'égoïsme humain individuel, la concupiscence sexuelle ou la cupidité matérielle. Ce sont plutôt les Principautés et les Puissances, les Dominations du monde infernal, les esprits du mal. Et leurs instruments humains, parmi lesquels certains décident en toute connaissance de cause de servir Satan, tandis que d'autres jouent le rôle de compagnons de route utiles. Dans cette dernière catégorie, nous trouvons souvent des personnes animées de bonnes intentions, souvent des chrétiens... « car les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière ».

Le livre de Richard Wurmbrand, *Marx et Satan*, est disponible en ligne en anglais et en bien d'autres langues. Wurmbrand était communiste au cours de son adolescence, mais il s'est converti au christianisme et il est devenu pasteur évangélique. Il a passé 14 ans dans des prisons communistes en Roumanie, et il était très connu pour son comportement héroïque. Mon père qui l'avait rencontré en prison, parlait de lui avec beaucoup d'admiration. Le livre du pasteur Wurmbrand est le résultat de ses recherches sur les textes et pratiques satanistes de Karl Marx. Il montre que dans ses poèmes, Marx exprime une haine profonde de Dieu et de la race humaine tout entière. Marx ne nie pas l'existence de Dieu, il est jaloux de Dieu ; il le hait et veut prendre sa place. Wurmbrand cite également des lettres adressées à Marx par son fils Edgar à qui il s'adresse avec les mots « mon cher démon », ainsi que des témoignages sur des cérémonies étranges que Marx avait l'habitude d'accomplir dans sa maison, toutes choses indiquant qu'il vouait certainement un culte au diable.

Voilà la clef qui permet de comprendre quelle est la véritable nature de l'idéologie marxiste.

L'idéologie est une erreur de nature religieuse. Elle prétend disposer

d'une explication complète de la réalité et offrir le « salut » ici-bas, par des moyens humains, sans Dieu.

Il n'y a rien de nouveau ni de progressif là-dedans.

C'est la vieille erreur gnostique, sous une forme contemporaine. Le gnosticisme a été connu de l'Église depuis les premiers siècles chrétiens. C'est une tentative de l'homme qui veut prendre le contrôle – avec les instruments de la connaissance, qui permettraient à l'homme d'occuper la place de Dieu et de corriger ce qui, supposément, ne tourne pas rond dans la Création divine.

L'idée de base est la même que celle de la proposition du serpent à Adam et Ève : « Aussitôt que vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux seront ouverts, et vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

Le pape Léon XIII, au XIX^e siècle, voyait que l'idéologie communiste était une erreur de nature religieuse. Il l'appelait la « secte » des « socialistes, communistes ou nihilistes », et il la condamnait.

Pie XI dans *Divini redemptoris* (1937) disait que le communisme cache « une idée messianique fautive » et un « mysticisme trompeur ».

Mais par la suite, jusqu'à *Centesimus annus*, les papes cessèrent d'insister sur la nature religieuse de cette erreur. Les idéologies contemporaines ont été décrites comme des religions de substitution et comme des formes modernes de gnosticisme plutôt par des chercheurs et des philosophes laïques.

Eric Voegelin écrivait dès les années 1920 que le nazisme et le bolchevisme étaient des « religions politiques » avec leurs propres symboles, prophètes, leurs écritures, leur hiérarchie, leurs cérémonies liturgiques, calendriers, etc. En vérité, c'étaient de fausses religions, comme Voegelin devait l'expliquer plus tard, car elles ne construisaient aucune culture, elle se contentaient de détruire les cultures existantes. Ces idéologies représentaient une forme particulière de l'erreur gnostique, privée de toute dimension transcendante, se prétendant fondées sur la « science » : un « Eschaton immanentisé ».

Comme l'a remarqué Alain Besançon, le nazisme était une inversion satanique du judaïsme : il prétendait apporter le salut à travers un « peuple

élu », en usurpant l'élection d'Israël ; et le communisme était une inversion satanique du christianisme : il prétendait apporter le salut universel.

Notre-Dame de Fatima a mis en garde contre « les erreurs de la Russie » qui allaient se répandre à travers le monde entier. Et c'est ce qui s'est passé depuis 1917.

Le communisme se répandit de deux manières. La première, ce fut l'invasion militaire brutale, les camps de concentration, les prisons, la police politique et la terreur imposée par le gouvernement – cent millions de personnes tuées par leur propre gouvernement en temps de « paix ».

Cela commença en Russie, puis continua dans ce qu'on allait plus tard appeler le « bloc de l'Est ».

L'autre manière passait par la subversion culturelle insidieuse, visant à détruire la résistance morale du monde libre, en le rendant incapable de se défendre contre le communisme. C'est ce qui se fit à l'Ouest, principalement par le biais du « marxisme culturel ».

Voilà quelles furent les erreurs de la Russie. Celles-ci n'ont pas simplement cessé d'exister une fois l'Union soviétique officiellement déclarée morte.

Le marxisme culturel a été élaboré depuis le commencement en tant qu'outil permettant de saper l'Occident sur le plan moral et culturel, pour en faire une proie facile à prendre en mains par les communistes.

Il se manifeste aujourd'hui comme étant encore plus révolutionnaire que le marxisme classique - il prétend réinventer la famille, l'identité sexuelle et la nature humaine, alors que le marxisme classique prétendait réinventer la société sur la base d'une violente captation de la propriété.

En réalité, les deux formes du marxisme avaient pour but l'installation d'une société communiste mondiale. Mais comme l'a montré Hannah Arendt, le dessein de toutes les idéologies totalitaires « n'est pas de transformer le monde extérieur, ni d'opérer une transmutation révolutionnaire de la société, mais de transformer la nature humaine elle-même ». Les différences de doctrine entre les deux formes de marxisme ont moins d'importances que ce qu'elles possèdent en commun : elles partagent la même haine de l'ordre de la réalité, et la volonté de le détruire.

Étant donnés les traits communs partagés par les deux formes du marxisme, de nombreuses personnes de mon pays savent d'instinct reconnaître comme « communiste » certains thèmes de propagande, certaines politiques imposées par l'Union européenne ou l'ONU, certains clichés de langage. Cela se voit souvent dans les discussions et les forums sur Internet, où l'on trouve par exemple un article sur les codes de langage politiquement corrects : de nombreuses personnes réagissent en disant : « Mais c'est du communisme ! » Elles le sentent, et elles ont raison, même si elles ne sont pas toujours capables d'indiquer dans le détail le pedigree communiste de ces phénomènes.

Il y a une continuité entre Marx et Engels, pour qui la famille bourgeoise était évidemment un obstacle à la révolution, et Lénine, qui a mis en œuvre la première révolution sexuelle de l'histoire humaine, en légalisant l'avortement et l'homosexualité, en encourageant la promiscuité sexuelle et en rendant le divorce plus facile que d'acheter un billet de train (eh non, ce n'était pas en raison de l'« individualisme » ou du « consumérisme », c'était à cause de l'idéologie satanique marxiste léniniste).

Il y a ensuite une continuité depuis Lénine jusqu'à l'école de Francfort initiée par Lénine lui-même, avec Georg Lukács et Willi Münzenberg, le chef du Komintern. Ce dernier est réputé avoir dit : « Nous allons pourrir l'Occident jusqu'à ce qu'il pue. »

L'école de Francfort avait commencé à Francfort en Allemagne, mais plus tard elle devait métastaser jusqu'aux États-Unis. On la connaît aussi sous le nom d'« École critique », de « Théorie critique », et elle nous mène directement depuis Lénine jusqu'aux « droits gays » et aux idéologies du « genre » contemporains, depuis Georg Lukács, Wilhelm Reich, Herbert Marcuse et bien d'autres jusqu'à... l'idéologie du genre de Judith Butler.

Les auteurs de l'école de Francfort concentrent leurs efforts sur la destruction de la culture occidentale - simplement en critiquant, en « démasquant », en discréditant, en déconstruisant chacun de ses éléments, mais sans proposer une quelconque utopie explicite pour la remplacer ; ils se contentent de répondre à l'appel de leur fondateur, Georg Lukács : « Qui nous sauvera de la civilisation occidentale ? »

L'une des caractéristiques de cette école est l'utilisation de termes et des concepts propres à la psychologie, en combinant Marx et Freud, de manière à remettre en question les principes moraux de base et les institutions de la société occidentale, à commencer par la famille.

Il existe un autre chemin, parallèle à celui de l'école de Francfort : celui d'Antonio Gramsci. A la différence de l'école de Francfort, Gramsci dit clairement ses objectifs : son plan consiste à obtenir l'avènement d'une société communiste de type soviétique. Mais à la différence de l'enseignement marxiste classique, il recommande de conquérir d'abord l'« hégémonie culturelle » – à travers des mutations graduelles et imperceptibles du langage et des schémas sociaux, mises en place avec l'aide de compagnons de route, tels des acteurs et autres célébrités, ainsi qu'à travers la création de fausses majorités, l'infiltration et la prise en main d'institutions, des médias, de l'éducation et, chose la plus importante, de l'Église catholique – de telle sorte qu'un jour, les gens se réveilleraient dans une société communiste sans se rendre compte de la manière dont ils y étaient arrivés.

Voilà ce que l'on entend généralement par « marxisme culturel ».

Le marxisme culturel n'est pas, à l'origine, un produit occidental, malgré le fait qu'il a grandi au cœur de l'Occident.

Nous devons discerner avec soin entre la civilisation judéo-chrétienne et ce virus, développé par ses ennemis, en vue de sa destruction.

L'« Occident » n'est pas un bloc compact, comme les dictatures russe, chinoise ou islamique.

Pour nous, pro-vie et défenseurs de la famille, l'Occident est aujourd'hui un lieu d'intenses confrontations ; nous sommes loin d'idéaliser l'Occident.

De nombreuses personnes en Occident, exaspérées par la décadence qu'elles voient sous leurs yeux et par leur défaite dans la guerre culturelle, jugent l'Occident complètement perdu, pourri, et ils sont prêts à chercher des alliés contre l'Occident parmi ses ennemis eux-mêmes, qu'ils idéalisent. Parce qu'ils ignorent la réalité de ces régimes, ils sont influencés par la propagande et par leurs propres illusions, en vue de rechercher une zone de

sécurité exotique, où règne l'ordre, et où la vertu est protégée par l'État.

Et ainsi certains deviennent alliés de la Russie de Poutine contre leur propre civilisation.

D'autres considèrent même l'islam comme un allié possible pour la défense de la famille contre l'« l'Occident corrompu ».

Ce choix remet en mémoire le « désir de mort libéral » décrit par Malcolm Muggeridge.

Le fait est que, tout corrompu qu'il soit, au moins l'Occident a l'avantage d'être encore un champ de bataille. Dans les régimes russe, chinois ou islamique, il n'y a quasiment pas de bataille. Il ne peut y avoir que peu d'opposition, voire pas du tout. Habituellement, nous apprenons l'existence d'un acte héroïque d'opposition au moment où nous apprenons que les personnes courageuses qui l'ont tenté ont été soit assassinées ou emprisonnées.

Les politiques d'État dans ces régimes sont déterminées par l'establishment dirigeant seul ; aucune opposition ne peut avoir une influence sur elles. En réalité, dans ces pays personne ne sait ni ne s'intéresse à ce que les citoyens pensent vraiment. La Russie, la Chine ou l'Iran peuvent fonctionner comme des blocs compacts. « L'Occident », « les Américains », « les Juifs » ne le peuvent pas. Cependant, ils sont accusés en bloc d'être des ennemis du christianisme, par la même propagande qui encense la Russie de Poutine parce qu'il le défend.

Dire que le régime de Poutine défend la chrétienté, c'est comme si l'Allemagne d'après la Seconde Guerre mondiale était encore dirigée par les anciens de la Gestapo, qui feraient semblant d'être investis de la sainte mission de combattre l'antisémitisme. Justice n'a pas été faite en Russie contre les crimes du communisme.

En outre, il n'y a pas de preuve que la gigantesque structure du KGB qui a infiltré le monde entier ait été dissoute.

Et même en admettant qu'elle l'ait été, les conséquences de la subversion morale de l'Occident, inspirée par le communisme, n'ont pas été supprimées de toute façon ; elles continuent de se développer et de se répandre. Parce qu'il n'y a pas eu de repentance, ni d'examen de conscience, que ce soit en

Russie en Occident - pour ce qui est des agents communistes et des idiots utiles qui ont servi et qui servent encore de complices de la destruction morale et physique inspirée par le marxisme.

Le gouvernement russe est tout sauf chrétien. La Russie ne s'est pas encore convertie.

Notre Dame a désigné « la Russie », et non « l'Union soviétique ».

A l'orée du centenaire de Fatima, la Russie demeure toujours la plus importante menace contre la paix et la liberté, et pas seulement dans la région du monde d'où je viens.

Ainsi la dévotion à Notre-Dame de Fatima est aujourd'hui plus opportune que jamais. La Russie et le monde entier affecté par les erreurs de la Russie ont urgemment besoin d'être consacrés à Notre-Dame. Et de conversion.

Il est particulièrement choquant de voir tant de catholiques ignorer les appels dramatiques des évêques d'Ukraine (à la fois les latins et les grecs catholiques) ; au lieu de montrer de la solidarité envers nos frères et sœurs en Ukraine, ils admirent et soutiennent leur ennemi le plus mortel, Poutine, en le célébrant comme un « défenseur de la vie » !

Il est vrai que le monde occidental a aujourd'hui la pire équipe de dirigeants de l'histoire récente.

Mais l'Occident demeure pluraliste, il y a du bien, il y a du mauvais, il y a beaucoup de tendances, dont certaines sont positives, tandis que d'autres sont subversives ou même suicidaires pour le monde libre.

Comme l'écrivait Olavo de Carvalho, nous ne pouvons pas nous attendre à avoir une société juste ici-bas ; tout au mieux pouvons-nous espérer une société où nous pouvons encore combattre pour la justice.

Et donc, la civilisation occidentale est notre seule chance.

2. L'Église et la guerre contre la famille et la vie humaine innocente

Les papes ont constamment condamné le communisme, et ce depuis ses tout premiers jours. Pie IX, Léon XIII, Pie XI et Pie XII ont radicalement rejeté le communisme.

Et ils ont aussi explicitement mis en garde contre le fait que le

communisme constitue une menace contre la famille.

Au long de la Seconde Guerre mondiale et des années 1950, cet anticommunisme intransigeant exprimé par le pape et par l'Église a inspiré la résistance au communisme chez des millions de catholiques en Europe.

En Europe occidentale, la démocratie chrétienne, directement inspirée par l'Église catholique, en même temps que la présence militaire américaine, a préservé les pays d'au-delà du rideau de fer du communisme après la guerre. Des chrétiens-démocrates ont posé les fondations de la communauté européenne d'après-guerre, fondée sur le principe de subsidiarité.

En Europe de l'Est, une génération tout entière de chrétiens s'est opposée au communisme, endurant une persécution terrible et même le martyre. L'Église munissait ses fils et à ses filles de la foi, d'une direction morale, du courage et de la force. Et les fidèles ont suivi l'Église, et lui ont fait confiance jusqu'au bout.

L'un d'entre eux était mon père, Ioan Bărbuș, le leader étudiant d'un parti politique chrétien pro-occidental, très populaire en Roumanie. Mon père a été emprisonné par le régime communiste. A cette époque, mes parents étaient fiancés. Ma mère a attendu son fiancé 17 ans, et elle priait pour lui. Il a survécu par miracle. Ils se sont mariés après qu'il a été libéré.

Mon père est mort le 7 mai 2001, il y a exactement 15 ans. Dans l'énorme fiche à son propos conservée par la Securitate (la police secrète communiste), ma sœur et moi avons trouvé des informations sur son comportement en prison. Par exemple, à Ajud, au cours des années 1950, ils notèrent que mon père n'avait rien changé à ce qu'il croyait. Il était décrit comme un « élément hostile » au régime. Les autres prisonniers de conscience savaient qu'il était grec-catholique et ils le respectaient, et l'écoutaient. Ce qu'il leur disait, c'est que l'Église catholique était la plus importante force spirituelle à combattre le communisme dans le monde.

Cela montre que sa foi en l'Église lui donnait du courage, et il était en mesure d'encourager ses compagnons, qui pour la plupart n'étaient même pas catholiques.

Notre église grecque-catholique en Roumanie a été supprimée par

l'occupation soviétique. Nos évêques ont refusé toute compromission avec les communistes. C'est de cette manière que notre Église a survécu à la persécution. Les évêques ont mis en garde le troupeau en faisant des sermons contre l'idéologie communiste, et ils ont préparé les fidèles au martyre. Ils donnaient l'exemple de la résistance à la terreur, à la prison et à la torture. Pas un seul des 12 évêques n'a accepté de renoncer à sa fidélité au Saint-Père. Sept d'entre eux sont morts en prison. On raconte que le pape Pie XII disait qu'il avait eu plus de chance que Notre Seigneur ; parmi les Douze apôtres, il y avait eu un traître, mais aucun des douze évêques roumains grecs-catholiques n'avait trahi le pape.

Mais à Pie XII, succéda Jean XXIII.

Et le concile Vatican II ne proclama pas une condamnation du communisme - malgré le fait que de nombreux pères conciliaires avaient insisté pour qu'il le fasse.

Tout au long de deux mille ans d'histoire de l'Église, l'objectif de tous les conciles (hormis Vatican II) a été de réagir contre l'erreur et de mettre en garde contre elle. Les conciles condamnaient les erreurs. C'est ainsi que la théologie catholique s'est formulée.

Mais le pape Jean XXIII dit que l'Église de son temps préférait la miséricorde et n'allait pas prononcer de condamnation.

Et ainsi le plus grand événement ecclésial du XX^e siècle a ignoré l'erreur la plus terrible, la plus homicide de toute l'histoire de l'humanité, une erreur dont l'emprise grandissait à ce moment-là, réduisant en esclavage la moitié de l'humanité et détruisant peu à peu, insidieusement, la colonne vertébrale morale de l'autre moitié.

A partir de ce moment-là, l'Église n'était toujours pas favorable au communisme, mais elle cessa de considérer la lutte contre le communisme comme une priorité.

Certains évêques catholiques ont continué de lutter contre le communisme - l'exemple le plus éminent étant celui de l'Église de Pologne sous la conduite du cardinal Wyszynski.

Mais tous les évêques catholiques du monde n'en ont pas fait autant. Certains d'entre eux ont même activement promu le communisme à

l'intérieur de l'Église – par exemple, sous la forme de la théologie de la libération en Amérique latine, une opération très réussie du KGB.

Il n'y a pas à s'étonner de ce que les chrétiens démocrates n'aient pas seulement failli dans leur opposition au communisme en Amérique latine, mais qu'ils soient même devenus les instruments de la prise en main communiste de leur pays - Salvador Allende a pris le pouvoir au Chili grâce au soutien d'Eduardo Frei. Rafael Caldera était le parrain de Hugo Chavez, à la fois au sens littéral et au sens politique.

A partir des années 1960, alors que des dizaines de millions de personnes avaient déjà été tuées au nom du communisme, et que tant d'autres dizaines de millions d'âmes et d'intelligences avaient déjà été infectées par le virus du marxisme culturel, le problème du communisme a tout simplement été flouté jusqu'à disparaître du champ visuel de l'Église.

La prédication contre le communisme cessa d'être systématique comme elle l'avait été avant Vatican II, et de nombreux catholiques en sont venus à penser que les condamnations antérieures du communisme n'étaient plus contraignantes.

Le langage des encycliques d'après Vatican II diffère de celui écrit par les papes d'avant en ce qui concerne le communisme.

Pie XI avait consacré toute une encyclique, *Divini Redemptoris* (1937) à la lutte contre le communisme. Il n'hésitait pas à nommer l'Union soviétique et à parler des atrocités commises par les communistes contre les chrétiens en URSS et au cours de la guerre civile d'Espagne, et il insistait sur le fait qu'il ne s'agissait pas simplement d'excès isolés, mais du fruit naturel du système communiste.

Pie XII disait que l'Église protégerait l'individu et la famille contre le communisme. Il dit : « L'Église livrera cette bataille jusqu'à la fin, car c'est une question de valeurs suprêmes : la dignité de l'homme et la rédemption des âmes. »

Avant Jean XXIII, les papes n'idéalisaient pas non plus le capitalisme, mais ils disaient clairement que le communisme devait être rejeté totalement, tandis que le capitalisme comportait des éléments qui devaient être corrigés. A partir de Jean XXIII, les documents officiels de l'Église sont

passés d'un anticommunisme explicite à une position de neutralité entre les « deux blocs », le bloc communiste et le bloc capitaliste, en les blâmant tous deux pour leur matérialisme, pour la mise en danger de la paix à travers la course à l'armement de la Guerre Froide, et pour leur compétition en vue de la prise en main du tiers-monde par le biais de leurs plans d'expansion, également impérialistes.

Cette neutralité de l'Église, ses appels au désarmement symétriquement adressés aux deux blocs, n'eurent évidemment aucun effet réel sur le bloc soviétique, mais en Occident ils ont bel et bien affaibli la position et l'autorité morale des hommes politiques anticommunistes.

En demandant fermement aux gouvernements et aux organisations internationales d'assumer de nouveaux rôles et de se charger de nouvelles tâches, l'Église contribuait au développement de l'État providence actuel.

Mais aussi à mise en place progressive de structures de pouvoir supranational, comme l'ONU et l'UE d'aujourd'hui, qui sont désormais les principales entités qui mènent les combats contre la vie, la famille et la présence chrétienne dans la vie publique. Ainsi l'Église a contribué à la sécularisation décrite par le pape Benoît XVI. La charité, le secours aux pauvres et l'aide aux malades, les hôpitaux, les écoles et les universités inventées par l'Église chrétienne, qui font partie de sa mission dans le monde, ont presque tous été graduellement pris en main et sécularisés par les gouvernements et des institutions internationales après la Seconde Guerre mondiale.

Dans de la doctrine sociale catholique après Vatican II, le rejet du marxisme est devenu moins radical, en même temps que l'hostilité à l'égard de la liberté économique a progressé. Le langage des encycliques est passé du langage chrétien normal à un langage médiatique idéologiquement contaminé.

Dans *Divini Redemptoris*, Pie XII recommandait encore la charité chrétienne comme remède principal à la pauvreté. Dans *Pacem in Terris*, la moitié de la planète ayant déjà succombé à des dictatures marxistes dépendant de l'Union soviétique, le pape [Jean XXIII] se réjouissait de ce que « les hommes de tout pays et continent sont aujourd'hui citoyens d'un État

autonome et indépendant, ou ils sont sur le point de l'être. » Il célébrait la fin du colonialisme mais ne semblait pas se rendre compte que la plupart des nouveaux pays « indépendants » étaient tombée en réalité sous une domination coloniale bien pire, la domination soviétique.

Il exaltait les Nations unies.

Dans *Populorum Progressio* (1967), Paul VI faisait porter la culpabilité de la pauvreté du tiers-monde exclusivement aux effets du colonialisme - le vieux colonialisme occidental, bien sûr, et non pas le nouveau, le colonialisme soviétique. Il ne mentionnait pas les dictatures. *Populorum Progressio* critiquait le « libéralisme débridé », « la libre concurrence en tant que norme directrice de l'économie, et la propriété privée des moyens de production en tant que droit absolu », mais ne s'étendait pas sur les désastres économiques et moraux causés par l'économie marxiste dans chaque pays, sans exception, où il avait été appliqué. Le pape louait le rôle de la planification concertée pour la promotion du progrès économique et social, employant des arguments empruntés à la théorie néo-marxiste de l'échange inégal pour dire que « la règle de libre échange ne peut plus - à elle seule - régir les relations internationales ». Il appelait aussi à la mise en place d'une « une autorité mondiale en mesure d'agir efficacement... ».

Telle est à peu près l'approche de l'enseignement social de l'Église à l'égard du communisme jusqu'à ce que Jean-Paul II publie *Centesimus Annus*.

Dans *Centesimus Annus*, Jean-Paul II rappelait ce que les papes d'avant Vatican II avaient l'habitude de remarquer que ces idéologies sont des erreurs de nature religieuse. Il mettait en garde contre les « religions politiques », ces théories utopiennes qui prétendaient assurer l'avènement d'une société parfaite ici-bas.

D'un autre côté, les papes, spécialement Paul VI et Jean-Paul II, ont défendu la vie et la famille, en maintenant et en expliquant l'enseignement catholique sur le mariage et la procréation, dans des documents ecclésiaux repères comme *Humanae vitae* et *Familiaris consortio*, qui constituent des forteresses puissantes de la culture de vie de la famille face aux assauts des idéologies révolutionnaires - en réalité, contre le marxisme culturel, même si celui-ci n'est pas explicitement désigné dans ces documents.

Grâce à Jean-Paul II, au mouvement polonais Solidarnosc et au président Reagan, le communisme classique a été vaincu dans la plupart des pays en 1989. Mais cette défaite s'est révélée être plutôt une mutation vers le marxisme culturel (qui peut aussi revenir au marxisme violent - cela ne devrait pas étonner ceux qui sont familiers de la dialectique marxiste).

Les erreurs de la Russie évoquées par la prophétie de Fatima continuent de se répandre.

Le fait que, pendant des décennies, la lutte contre le marxisme classique a cessé d'être traitée comme une priorité par l'enseignement social de l'Église, a affaibli la capacité des fidèles, et spécialement celle des hommes politiques catholiques, à reconnaître et à combattre le marxisme culturel.

L'une des conséquences d'une prédication qui ne vise que la chair et le sang - en ne condamnant que l'individualisme capitaliste et le consumérisme comme responsables de la révolution culturelle, et non pas l'idéologie - est que les gens en viennent à penser que le remède est de poser des limites au capitalisme par le biais de davantage de règles de la part des gouvernements et des autorités internationales. Ainsi, la gauche gagne bien des élections grâce aux catholiques, et met en œuvre davantage de changements révolutionnaires que les responsables de l'Église attribuent une nouvelle fois au consumérisme, ce qui pousse une fois de plus les catholiques à voter pour la gauche, qui promet de limiter l'individualisme et le consumérisme capitaliste, et la spirale continue.

C'est ainsi que, dans de nombreux pays du monde, le vote catholique finit par favoriser le marxisme culturel.

Les politiques catholiques s'étaient fermement et efficacement opposés au marxisme violent dans l'Europe des années 1950. Mais seulement quelques décennies plus tard, d'autres politiques catholiques ont fini par aider à mettre en œuvre le marxisme culturel dans leur pays. Le premier ministre chrétien-démocrate Giulio Andreotti a ratifié la loi d'avortement en Italie en 1978. Wilfried Martens a signé une loi semblable en Belgique en 1990. Des leaders chrétiens démocrates allemands participent fièrement aux parades gays. Jean-Marc Ayrault, qui a commencé sa carrière politique dans le Mouvement rural de la jeunesse chrétienne, était à la tête du gouvernement

socialiste français qui a imposé le mariage homosexuel, et qui a violemment réprimé les protestations du mouvement pro-famille LMPT.

L'Union européenne a rejeté ses racines chrétiennes ; elle a rejeté les fondations posées par des hommes politiques chrétiens comme Robert Schuman, Alcide de Gasperi et Konrad Adenauer. Elle est devenue un super-État d'inspiration idéologique, conduite par d'anciens radicaux des années 1960 (convertis entre-temps à la démocratie libérale socialiste), ne cessant d'imposer la politique culturelle marxiste à ses États membres - à travers sa propre législation et dans d'autres pays - par le biais de la pression politique et économique.

En Amérique latine, les violents mouvements de terreur communiste les années 1960 n'ont pas réussi à mettre les peuples de leur côté. Mais au cours des ans, ils se sont déplacés vers le marxisme culturel, en créant des partis qu'ils n'appelaient plus « communistes ». Ils prenaient part aux élections démocratiques et ont ainsi gagné la quasi totalité du continent. Cela a été possible grâce au fait que le langage et le programme de ces partis de gauche coïncidaient avec le langage et les priorités de l'Église catholique - la justice sociale, la lutte contre les inégalités, l'impérialisme, la pollution et de changement climatique. Une fois au pouvoir, les terroristes marxistes des années 1960 tels Mujica en Uruguay, Dilma au Brésil, et d'anciens montoneros associés au Kirchner en Argentine, en sont venus à prendre les rênes de leur pays et ont commencé à légaliser des choses comme l'avortement et le mariage gay.

L'hostilité à l'égard de la liberté économique et les appels au contrôle gouvernemental dans les documents de l'Église catholique font leur retour, à travers un langage encore plus frappant, dans *Evangelii gaudium* et *Laudato si'* du pape François. Les termes comme « inclusion », « exclusion », « marginalisation », « inégalité », et « développement durable » sont fréquents. La critique de la liberté économique que nous trouvons chez le pape François est d'une fermeté sans précédent : « Une telle économie tue. »

Ayant vécu sous un régime communiste, je peux témoigner du fait que le contrôle gouvernemental sur l'économie non seulement ne donne pas la vie,

mais pousse invariablement à la ruine des pays naguère prospères, en causant d'immenses injustices, des souffrances et des humiliations. Dans les pays socialistes, le vol et la violence sont la politique de l'État ; la corruption devient la seule chance pour obtenir des biens de première nécessité. Et un hiatus énorme, bien plus profond que n'importe quel écart antérieur, fait son apparition entre la nouvelle classe privilégiée et ses sujets réduits en esclavage.

En réalité, dans le monde d'aujourd'hui, le problème est plutôt l'excès de régulation que son manque ; il est très difficile de trouver un endroit où le gouvernement ne régule pas l'économie dans le détail. Mais là où il y a moins d'interventions gouvernementales, il y a moins de pauvreté. La plus grande pauvreté et la plus grande inégalité entre citoyens privilégiés et citoyens pauvres en Amérique latine aujourd'hui se trouvent à Cuba et au Venezuela, où l'économie est la plus régulée.

Nous sommes inquiets de voir l'Église s'abaisser vers un activisme terrestre contaminé par l'idéologie, ce qui encourage certains groupes « progressifs » qui disposent d'un plan parfaitement conçu en vue de construire un monde parfait (lorsqu'ils en auront fini avec celui-ci) - tels les « mouvements populaires », les environnementalistes, les pacifistes, les indigénistes, les activistes « anti-discrimination » et les « experts de la population ».

Malheureusement, les représentants de ces groupes semblent aujourd'hui être considérés par le Vatican comme d'honorables partenaires pour le dialogue, y compris des personnages comme les frères Castro et Evo Morales.

Caritas Internationalis travaille à leurs côtés au Forum social mondial, une organisation qui fait la promotion de l'avortement, de l'homosexualité et du communisme dans le monde entier.

Comme l'a dit jadis le vieux leader communiste espagnol Santiago Carrillo, le résultat du dialogue entre catholiques et communistes n'a jamais été la conversion d'un communiste à la religion catholique, mais tous les catholiques impliqués sont devenus communistes.

La coopération avec les communistes sur des questions pratiques, sans

remettre en question l'idéologie perverse du marxisme, transforme les catholiques en compagnons de route de la révolution.

Au lieu de prêcher le vrai Dieu aux païens et de les convertir, ils sont utilisés par les païens contre le vrai Dieu.

Jésus se montrait très sévère quant aux priorités lorsqu'il dit à Pierre : « Arrière, Satan ! Vous m'êtes un sujet de scandale ; parce que vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais pour celles des hommes. »

Dans les Dix commandements, l'interdiction de l'idolâtrie précède celle du meurtre, du vol, de l'adultère.

Beaucoup d'âmes sont perdues en raison de la concupiscence sexuelle ou de la cupidité à l'égard des possessions matérielles. Mais c'est encore bien pire lorsque tous ces péchés sont inspirés par une volonté de puissance satanique qui fait que les gens essaient de prendre la place de Dieu. Ils deviennent les éléments d'un gigantesque système à l'échelle mondiale, qui répand le ressentiment et la haine dans les communautés, étend la perversion morale à des sociétés entières, mais aussi les meurtres de masse, le vol et la corruption matérielle à une échelle inconnue à ce jour.

Ainsi, pour la rédemption éternelle de millions d'âmes, l'Église devrait conduire le combat contre les idéologies, et spécialement contre le marxisme culturel, à la fois dans son enseignement public et dans la confession.

Jésus a dit aux apôtres : « Vous, donnez-leur quelque chose à manger ». C'est de cette manière que l'Évangile formule le principe de subsidiarité. Jésus n'a jamais dit : « Allez demander à César d'organiser un système d'assistance sociale impériale et d'assurer la justice sociale. »

La famille est la première et la meilleure institution de lutte contre la pauvreté et l'exclusion sociale.

Si nous voulons aider les gens à sortir de la pauvreté, nous devons commencer par défendre la famille - et la moralité chrétienne, parce que la charité catholique ne peut pas être séparée de l'évangélisation.

Nous ne pouvons pas défendre la vie et la famille en même temps que nous demandons un rôle accru pour le gouvernement dans la société, ou la création d'un gouvernement mondial.

Les chrétiens ne devraient jamais soutenir ni accepter la concentration du pouvoir entre les mains de quelques-uns, quelque merveilleux soit le monde qu'ils promettent.

Les révolutionnaires utiliseront toujours ce pouvoir contre la chrétienté.

Alors nous ne devons pas nous étonner si la société est sécularisée, si la charité est remplacée par l'assistance sociale, si l'éducation est remplacée par l'endoctrinement idéologique et la perversion morale ouverte, si le soin des malades est remplacé par l'euthanasie, si la liberté de conscience et de parole est remplacée par le politiquement correct imposé par le gouvernement, et que la vie du citoyen est réglée dans tous ses détails par des ingénieurs sociaux, tandis que la culture de la vie et de la famille perd sans cesse du terrain. Nous ne devons pas nous étonner lorsque des gouvernements parviennent à corrompre des associations caritatives chrétiennes en les obligeant à abandonner leur esprit chrétien en échange de fonds, ou par l'imposition de pratiques contraires à l'enseignement de l'Église, de telle sorte que de nombreuses ONG catholiques finissent par perdre leur esprit chrétien, en abandonnant l'évangélisation, pour ne plus proposer que de l'activisme social.

Si nous voulons défendre la famille, nous devons reprendre le monde aux révolutionnaires. Nous avons besoin d'une Reconquista – d'abord au sens spirituel, puis au sens culturel et aussi au sens politique. Afin de sécuriser la famille, nous devons gagner une plus grande guerre : celle qui est menée contre notre civilisation. Car la famille et la vie humaine ne sont en sécurité que dans la normalité de la civilisation judéo-chrétienne.

Nos objectifs pro-vie et pro-famille sont d'une importance vitale. Cependant, si nous ne nous focalisons que sur eux, et que nous ne nous préoccupons pas du reste, nous ne pourrions pas les atteindre non plus.

Si nous laissons l'autre côté contrôler tout le reste - le langage, la culture, l'éducation médiatique, la législation, l'économie, la vie publique, le gouvernement, la santé, tout - alors nous ne devons pas nous étonner de voir que toute victoire que nous puissions obtenir pour la famille sera, au meilleur des cas, de courte durée.

Le langage clair est une condition importante de la victoire dans les

luttons spirituelles et culturelles : « Que votre oui soit oui et que votre non soit non, tout le reste vient du Malin. » Le vocabulaire chrétien dispose de tout ce dont il a besoin pour décrire la réalité. Nous devons simplement parler chrétien, 'hablar cristiano' comme on disait jadis en Espagne. Nous n'avons pas besoin d'emprunter des outils de langage aux idéologies que nous combattons : cela leur permet de prendre les premières places morales et de nous reléguer à des positions défensives, avant même que le débat n'ait commencé.

Même des termes comme « paix », « justice », « liberté », familiers dans le langage chrétien, sont utilisés de manière idéologique, et ainsi leur sens originel est déformé ou inversé.

Le devoir des pasteurs est de rendre claire cette distinction.

Ils doivent prêcher le royaume de Dieu et sa justice, et non pas la « justice » socialiste comprise comme le contrôle gouvernemental sur l'économie, comme la redistribution des revenus.

Ils doivent prêcher la paix qu'offre le Christ, et non telle que la définit l'ONU.

Ils ne doivent pas prêcher contre la liberté - comme s'ils étaient implicitement d'accord pour dire que la liberté signifie le « libertinage sexuel », tel que la définissent les partisans de la « libération sexuelle » (les marxistes culturels), ou bien qu'elle est synonyme de « cruauté financière », comme le soutiennent les partisans de l'économie planifiée (les marxistes classiques).

Les pasteurs de l'Église doivent prêcher la vraie liberté, qui est la libération du péché, de l'esclavage de Satan. Veritas liberavit vos. La vraie libération signifie la rédemption, et ainsi elle ne peut jamais être mauvaise ni excessive.

L'utilisation par les chefs de l'Église d'un langage qui embrouille, politiquement correct, contaminé par l'idéologie, au lieu de la parole de Dieu, conduit bien des sociétés catholiques vers la confusion morale et politique, et vers la défaite dans la guerre culturelle.

Les fidèles deviennent incapables d'identifier la source des attaques contre la vie et la famille, et de les combattre avec succès.

L'utilisation d'un tel langage par les chefs de l'Église signale aux fidèles engagés dans la politique qu'ils doivent « tourner uniquement à gauche ». Elle rend quasi impossible aux hommes politiques catholiques le soutien au marché libre, l'opposition à l'État nounou, à l'immigration musulmane, le scepticisme à propos le changement climatique ou du rôle de l'ONU. Car s'ils s'engagent dans cette voie, ils vont devoir dire des choses qui sont différentes, voire contradictoires par rapport à ce que le monde entend de la part de l'Église. Alors ils sont soit discrédités en tant que politiques catholiques, soit contraints de soutenir des causes gauchistes.

C'est une des raisons pour lesquelles dans la plupart des pays catholiques, les catholiques ne peuvent avoir une représentation politique. C'est aussi la raison pour laquelle tant de pays catholiques sont aujourd'hui gouvernés par des marxistes culturels, bien que la véritable situation sur le champ de bataille - l'espace public que les idéologies révolutionnaires disputent au christianisme - soit loin d'être aussi mauvaise qu'elle peut le sembler à celui qui ne s'informe que par le biais des médias.

Il existe encore une majorité silencieuse de gens normaux, dont les nouvelles télévisées n'évoquent même pas l'existence. Il y a tous ces millions de personnes venues pour les funérailles de Jean-Paul II, à la grande « surprise » des journalistes et des analystes.

Il y a tous ces millions qui sont récemment descendus dans la rue, ici à Rome, contre l'idéologie du genre.

Sans compter les millions qui se rallient contre le communisme au Brésil.

Ces gens ont seulement besoin d'être guidés par leurs pasteurs dans la bataille spirituelle.

Nous devons prier davantage pour nos pasteurs. Nous devons prier davantage pour l'Église.

Lorsque les pasteurs sont à la tête de leur peuple dans la bataille spirituelle, c'est alors que l'on gagne les guerres culturelles, et alors, les batailles politiques sont remportées elles aussi.

Nous avons vu de telles victoires récemment en Pologne où les pasteurs ont prêché la conversion et pris la tête du peuple dans de gigantesques « offensives de prières » ; où les pasteurs sont capables de briser la magie des

idéologies contemporaine, simplement en les montrant telles qu'elles sont, comme saint Irénée l'a fait avec le gnosticisme en son temps.

Le secret du succès n'est pas que l'Église ait soutenu un parti donné. Mais l'Église a inspiré et créé tout autour d'elle un univers vivant, fait d'innombrables associations caritatives, clubs, sources médiatiques, initiatives citoyennes.

Un tel environnement pourrait donner naissance à un parti politique qui défende effectivement le christianisme, la famille et la vie humaine.

Alors, comment réparer le monde ?

« Cherchez donc d'abord le royaume de Dieu, et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

La normalité terrestre de la civilisation chrétienne avec tous ses bienfaits n'est qu'un produit secondaire de l'évangélisation ; elle appartient à « toutes ces choses qui nous seront données par surcroît », si nous « cherchons d'abord le royaume de Dieu et sa justice ».

La vraie priorité de l'Église doit être de nous conduire dans la bataille spirituelle, de sauver des âmes, de dire au monde entier, alors qu'il ne nous reste plus qu'un an jusqu'au centenaire de Fatima : « Repentez-vous de vos péchés et convertissez-vous à Dieu, car le royaume du ciel est proche. » Le royaume de Dieu, qui n'est pas de ce monde.

On ne peut établir le paradis sur terre, le bien et le mal continueront de coexister au sein des réalités terrestres, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même vienne dans la gloire pour juger le monde, et faire le tri.

Mais on peut obtenir au moins un certain degré de normalité à travers l'évangélisation et la conversion des personnes et des sociétés.

C'est le mieux que nous puissions faire « réparer le monde ».

Lorsqu'il y a assez de sainteté et de vertu dans nos communautés, lorsque suffisamment de gens partageront les mêmes critères moraux objectifs (les Dix commandements), alors on n'a plus besoin de faire confiance à des bureaucrates gouvernementaux tout-puissants afin d'empêcher la société devenir une jungle sans loi.

C'est alors qu'on peut se faire confiance, et les citoyens, tout comme la

société dans son ensemble, pourront jouir de la liberté.

Alors les institutions s'en tiennent à leur tâche et l'accomplissent de manière décente, la famille est en sécurité, et la culture de vie peut gagner contre les idéologies de mort.

Alors la civilisation est moralement forte, et tend à se défendre avec succès contre les barbares - et aussi à prêcher l'Évangile aux barbares et à les convertir au christianisme.

C'est de cette manière que l'Église a créé la culture chrétienne et la civilisation, et c'est ce que l'Église doit continuer de faire. •

ÉCRITURE ET TRADITION

L'Église : mystère de communion

Saint Pierre Damien

Dans sa catéchèse du 9 septembre 2009, Benoît XVI attirait l'attention sur un texte ecclésiologique de saint Pierre Damien, la Lettre 28, dont il citait les premiers mots.

Les voici avec la suite. C'est Yves Daoudal qui a fait cette trouvaille sur son blog.

L'Église du Christ demeure liée par une union si étroite de charité que, dans le mystère, elle est une seule dans la pluralité des sujets et tout entière en chacun. C'est pourquoi on n'a pas tort de considérer toute l'Église universelle comme seule unique épouse du Christ et toute âme sainte, par le mystère du sacrement, on la croit l'Église tout entière.

Si nous faisons une recherche approfondie dans le domaine de l'Écriture Sainte, nous trouvons souvent que l'Église est indiquée dans la personne d'un seul homme ou d'une seule femme. En effet, bien que l'Église apparaisse multiple pour le grand nombre de gens qu'elle accueille, elle est toutefois unique et simple, étroitement unie par le mystère d'une seule foi et de la divine régénération.

Si l'Église entière est indiquée dans une seule personne, elle est une en tous et tout entière en chacun (« in omnibus sit una et in singulis tota ») : ainsi parmi les nombreux elle est simple pour l'unité de la foi, et elle est multiple en chacun par le lien de la charité et par les différents charismes : puisque « le sanctificateur et les sanctifiés ont tous la même origine » (He 2,11), nous sommes tous une seule chose.

La sainte Église, bien qu'elle soit diversifiée par la multiplicité des personnes, est fondue en unité par le feu de l'Esprit Saint ; c'est pourquoi, même si quant aux lieux concrets elle semble divisée en parties, le sacrement de l'unité intime ne peut toutefois être en aucune façon rompu dans son intégrité, « *parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné* » (Rm 5,5). Ainsi, cet Esprit qui est sans doute un et multiple, un dans l'essence divine, multiple par ses divers charismes, remplit la Sainte Église de ses dons, de façon à ce qu'elle soit une en tous et tout entière dans ses parties.

C'est justement ce mystère de l'indivisible unité que recommande le Christ, quand il disait au Père, en parlant de ses disciples : « *Je ne prie pas pour eux seulement, mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole, croiront en moi. Que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé. Je leur ai donné la gloire que tu m'as donnée, pour qu'ils soient un comme nous sommes un* » (Jn 17, 20-22).

Si ceux qui croient dans le Christ sont une seule chose, partout où se trouve physiquement un membre, là, par le mystère du sacrement, il y a aussi le corps entier. Et ce qui appartient à la totalité semble aussi convenir en quelque sorte à une partie. Puisque ce qu'une assemblée ecclésiale chante tout ensemble n'est pas absurde si une seule personne le dit singulièrement ; de même que ce qui est exprimé par un seul selon la coutume peut être dit de façon irrépréhensible par beaucoup.

C'est pourquoi, quand nous nous trouvons ensemble nous disons avec pleine raison [en parlant au singulier] : « *Tends l'oreille, Seigneur, réponds-moi, pauvre et malheureux que je suis ; garde mon âme car je suis ton ami* » (Ps 85,1s.). Et quand nous sommes seuls il n'est pas inopportun de chanter [en parlant au pluriel] : « *Criez de joie pour Dieu notre force, acclamez le Dieu de Jacob* » (Ps 80,2). Le fait que beaucoup disent ensemble : « *Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse en ma bouche* » (Ps 33,2) n'est pas non plus en dehors de la réalité, tandis que souvent, tout en étant seuls, nous parlons au pluriel en disant : « *Magnifiez avec moi le Seigneur, exaltons ensemble son nom* » (Ps 33,4).

Il est clair que, dans ce cas, la solitude de l'individu n'ôte pas de vérité aux expressions au pluriel, dans l'autre cas la multitude des fidèles ne détone pas en s'exprimant au singulier : car par la grâce de l'Esprit, qui est présent en chacun et qui remplit tout, la solitude est comprise au pluriel et la multitude au singulier (« *solitudo pluralis, multitudo singularis* »).

Là où il y a l'unité de la foi, il n'y a sûrement ni solitude pour l'individu, ni lacération de la diversité pour beaucoup. L'Église tout entière est sans doute un unique corps. Et si, tout en étant nombreux, nous sommes une seule chose dans le Christ, chacun de nous possède tout en lui comme étant à nous (cf. 1 Co 3,23) ; apartés dans notre solitude physique, il peut sembler que nous soyons loin de l'Église ; mais nous sommes au contraire très présents en elle grâce au mystère de l'indivisible unité.

Nos saints Pères ont établi que la relation et la communion des fidèles du Christ devait être tellement sûre qu'ils l'ont introduite dans le Symbole de la foi catholique et ils ont établi que nous devons la répéter parmi les premiers éléments de la foi chrétienne. Or, en effet, quand nous disons : « *Je crois en l'Esprit Saint, la sainte Église* », nous ajoutons tout de suite « *la communion des Saints* » : et là où nous donnons à Dieu le témoignage de notre foi, nous ajoutons aussi par conséquent la communion de l'Église, qui est une seule chose avec lui. C'est là la communion des Saints dans l'unité de la foi : croyant en un seul Dieu, ils sont renés en un seul baptême, ils ont été confirmés en un seul Esprit Saint, et par la grâce de l'adoption, ils ont été accueillis dans l'unique vie éternelle. •

SPIRITUALITÉ

Réalité du monde invisible

Cardinal NEWMAN. 16 juillet 1837, *Sermons Paroissiaux*, vol. IV, n° 13

En dépit de ce monde universel que nous voyons, il y a un autre monde qui s'étend en quelque sorte tout à fait au loin, qui nous est pour ainsi dire tout à fait fermé et qui est très extraordinaire ; un autre monde qui s'étend tout autour de nous, quoique nous ne le voyions pas, et qui est plus étonnant que le monde que nous voyons, pour cette raison, à défaut d'autre, qu'il échappe à nos regards. Tout autour de nous, il y a d'innombrables personnes

qui vont et viennent, veillent, agissent ou attendent, et que nous ne voyons pas. Tel est cet autre monde que nos yeux ne perçoivent pas, mais seulement la foi.

Avant tout, il y a là Celui qui est au-dessus de toutes choses, qui les a toutes créées, devant qui elles sont toutes comme si elles n'étaient pas, et avec qui rien ne peut entrer en comparaison. Le Dieu tout-puissant, nous le savons, existe plus réellement et plus absolument que ces gens, nos compagnons, dont l'existence nous est confirmée par les sens, sans que pourtant nous puissions Le voir, L'entendre, mais seulement Le pressentir sans arriver à Le trouver. D'où il résulte que les choses que nous voyons ne sont qu'une partie, et une partie secondaire, des êtres qui sont autour de nous, ne serait-ce que pour la simple raison que le Dieu tout-puissant, l'Être des êtres, n'en fait pas partie, mais se trouve parmi les choses qu'on ne voit pas.

Une fois, et une fois seulement pendant trente-trois ans, Il a bien voulu devenir l'un des êtres que nous voyons, lorsque Lui, qui était la seconde personne de la Toujours bénie Trinité, naquit, par une miséricorde qui n'a pas de nom, de la Vierge Marie, dans ce monde sensible. Alors on Le vit, on L'entendit, on Le toucha. Il mangea, Il but, Il dormit, Il conversa, alla et vint, et agit comme les autres hommes. Mais, à l'exception de cette courte période, sa présence n'a jamais été perceptible. Jamais Il ne nous a donné de preuves sensibles de son existence. Il vint, puis se retira derrière le voile, et, pour chacun de nous individuellement, Il est comme s'Il ne s'était jamais montré. Nous avons une expérience aussi faible que possible de sa présence. Et pourtant Il vit éternellement.

Dans cet autre monde, il y a encore les âmes des morts. Elles ne cessent pas d'exister, elles aussi, quand elles partent d'ici-bas, mais elles se retirent de la scène visible des choses, ou, en d'autres termes, elles cessent de se comporter à notre égard et devant nous d'une manière sensible. Elles vivent comme elles vivaient auparavant, mais ce cadre extérieur, par le moyen duquel elles pouvaient entrer en communion avec les autres hommes, est en quelque sorte, nous ne savons pas comment, à part d'elles. Il s'est desséché et ratatiné, comme des feuilles qui tomberaient d'un arbre. Elles restent toujours là, mais sans les moyens habituels d'approcher de nous et de

correspondre avec nous. Quand un homme perd sa voix ou sa main, il existe comme auparavant, mais il ne peut plus ni parler ni écrire, ni entretenir des relations avec nous. Supposons qu'il ne soit pas seulement privé de sa voix et de sa main, mais de tous ses sens, alors on dit qu'il est mort ; rien ne nous prouve qu'il s'en est allé, mais nous avons perdu les moyens d'entrer en relations avec lui. Il faut encore compter les anges parmi les habitants du monde invisible. L'on nous en parle beaucoup plus que des âmes des fidèles disparus, parce que ces dernières se reposent de leurs travaux, tandis que les anges s'emploient activement parmi nous dans l'Église. On les appelle les esprits chargés du divin ministère pour assister ceux qui seront les héritiers du salut (Hébreux, I, 14). Il n'y a pas de chrétien, si humble soit-il, qui n'ait des anges pour veiller sur lui, si du moins il vit par la foi et par l'amour. Ils ont beau être grands, glorieux, purs, merveilleux au point que, s'il nous était permis de les voir vraiment, nous en serions atterrés, comme le fut le prophète Daniel, tout saint et juste qu'il était, ils n'en sont pas moins les compagnons qui nous servent, les compagnons qui travaillent en notre faveur, qui veillent sur les plus humbles d'entre nous, s'ils sont du Christ, et les défendent. •

DOCTRINE ET VIE

Implorer pardon "contre les péchés commis contre le monde ?"

Father John Zühlsdorf, 10 Août 2015, wdtps.com
Traduction benoît-et-moi

L'Église observera une "Journée mondiale de prière pour le soin de la Création", le 1^o Septembre 2015, comme cela est la coutume dans l'Église orthodoxe depuis un certain temps.

François, dans sa lettre au cardinal Turkson (président du Conseil pontifical Justice et Paix) et au cardinal Koch (président du Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens) à propos de cet événement, a fait une déclaration qui m'a fait me gratter un peu la tête. Dans la déclaration, le Pape dit : "[...] *La Journée Mondiale annuelle de Prière pour la Sauvegarde de la Création offrira à chacun des croyants et aux communautés la précieuse*

opportunité de renouveler leur adhésion personnelle à leur vocation de gardiens de la création, en rendant grâce à Dieu pour l'œuvre merveilleuse qu'il a confiée à nos soins et en invoquant son aide pour la protection de la création et sa miséricorde pour les péchés commis contre le monde dans lequel nous vivons. [...]»

"Péchés commis contre le monde" ... ça veut dire quoi?

Je pense que dans la plupart des langues, il y a une compréhension idiomatique pour «le monde» qui est «tout le monde», c'est-à-dire « tous les gens ». Mais cela ne semble pas être le cas ici.

Nous devons avoir soin de la création autour de nous - ce qui inclut les personnes. Est-ce l'objectif principal de cette déclaration? Il me semble qu'elle parle de l'environnement non-humain.

Bien sûr, Laudato si essaie de mettre les deux ensemble.

Parfois, quand nous parlons du péché, nous disons que nous péchons contre une vertu (la charité) ou contre le prochain. Toutefois, si nous nous éloignons de la vérité et de la charité, ou si nous nuisons à notre prochain notre péché est vraiment contre Dieu.

Comme le Catéchisme de l'Église catholique le souligne « § 1850: *Le péché est une offense de Dieu : "Contre toi, toi seul, j'ai péché. Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait" (Ps 51, 6). Le péché se dresse contre l'amour de Dieu pour nous et en détourne nos cœurs. Comme le péché premier, il est une désobéissance, une révolte contre Dieu, par la volonté de devenir "comme des dieux", connaissant et déterminant le bien et le mal (Gn 3, 5). Le péché est ainsi "amour de soi jusqu'au mépris de Dieu" (S. Augustin, civ. 14, 28). Par cette exaltation orgueilleuse de soi, le péché est diamétralement contraire à l'obéissance de Jésus qui accomplit le salut (cf. Ph 2, 6-9). »*

Un péché contre une vertu (une abstraction) est un péché contre Dieu. Un péché contre le voisin est un péché contre Dieu.

Péchons-nous contre une créature qui ne soit pas une personne ? Une motte de terre, une plante, une bestiole, ne sont pas des personnes. Nous ne pouvons pas pécher contre une bestiole, une plante ou une motte.

Si nous nous commettons un acte de vandalisme contre une chose

sacrée, comme un calice, une église ou un cimetière, nous ne péchons pas contre ces choses, mais plutôt contre Dieu, celui à qui ces choses sacrées sont dédiées par une consécration spéciale.

Si nous péchons en déversant des quantités déraisonnables, dangereuses, extrêmes, de poisons dans la terre ou l'air ou de l'eau ou en maltraitant les animaux, nous ne péchons pas contre la terre, l'air ou de l'eau ou contre les animaux.

Nous péchons contre notre voisin, pour avoir rendu sa vie misérable, mais, plus fondamentalement, nous péchons contre Dieu en violant sa volonté quand il nous a faits les intendants de la création.

Nous ne péchons pas contre le monde dans lequel nous vivons. A moins que ... nous pensions que le monde EST Dieu. Il y a ces immanentistes qui frôlent le panthéisme. Il y a des immanentistes dans l'Église, en fait ! Il y en a beaucoup! [...] La plupart des immanentistes modernes de notre connaissance souffrent de ce que j'appelle « l'immanentisme light », c'est-à-dire qu'ils ne nient pas la transcendance de Dieu, ils n'y pensent simplement jamais.

Dieu est, d'abord et avant tout, transcendant. C'est une façon plus difficile de saisir Dieu. Étant donné qu'elle est difficile, elle n'est pas aussi facile à communiquer. Voilà pourquoi la forme extraordinaire traditionnelle [ou la forme ordinaire traditionnellement célébrée] est si importante. Elle fournit les "éléments durs" nécessaires, les éléments apophatiques, qui nous aident à une expérience de crainte et au détachement de soi qui est essentiel si nous voulons surmonter "l'hiver quotidien" de la vie, notre peur de la mort. Tel est l'objet même de la religion. Notre culte liturgique doit nous aider à nous purifier des distractions qui nous empêchent de faire face à notre peur de la mort et qui nous empêchent de rencontrer le mystère (..)

L'Église elle-même, dans de nombreux cas, a infligé l'immanentisme aux gens à travers des décennies de liturgie exécrationnelle, horizontale, fermée sur elle-même, de catéchèse pauvre, de leadership irresponsable, et de propagande séculière (qui ne manque pas au sein de l'Église).

Donc, pour être clair, même si notre langage est un peu flou, nous péchons contre Dieu et Dieu seul et non pas contre le monde dans lequel nous vivons •

Adorer le même Dieu unique ?

Cyrille Brun. Docteur en histoire, professeur à l'Université de Bretagne Occidentale.
ripostecatholique.fr

Il semble que l'affirmation de l'unicité de Dieu soit équivoque et laisse prise à de nombreuses interprétations. Mais avant toute autre chose, pouvons-nous affirmer, en dehors de la Révélation divine et de l'apport de la foi, que Dieu est unique ? Aristote l'a fait il y a déjà fort longtemps. Son fameux premier moteur immobile est unique parce qu'il existe un être, non limité et infini. Deux infinis ne pouvant se trouver côte à côte, si Dieu est, il est forcément unique. L'objet ici n'étant pas de démontrer l'existence de Dieu, ni son unicité, je n'entrerai pas dans les arcanes de cette question. L'intérêt de cette unicité démontrée par le Philosophe est de poser un Dieu sans contraire, sans rival si l'on veut, et sans vis-à-vis. Dieu est, et par ce fait même il englobe la plénitude de l'être. S'il est unique, il n'a pas plusieurs visages qui correspondraient aux différentes religions.

De cette vérité fondamentale, se réclament tous les monothéismes, c'est-à-dire toutes les religions qui croient en l'existence d'un seul Dieu. Toutes ces religions, qui ne sont pas si nombreuses que cela, reconnaissent donc non pas un même Dieu, mais le fait qu'il n'y ait qu'un seul Dieu, ce qui est évidemment fort différent. Croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu ne nous dit pas tout ce qu'est Dieu. Et à partir de cette vérité première et fondamentale, les religions monothéistes diffèrent quant à ce qu'elles comprennent être Dieu.

Toutefois, si Dieu est unique, il ne peut y avoir plusieurs dieux différents. Ce qui signifie que, parmi ceux qui croient en l'unicité de Dieu, certains se tournent vers Dieu et d'autres vers des images recomposées et erronées de Dieu. Autrement dit, ce n'est pas parce que nous croyons que Dieu est unique que nous croyons en Dieu. Nous ne croyons qu'en un aspect de sa divinité. Pour pouvoir parler de Dieu à bon escient, c'est-à-dire mettre les bonnes "définitions" sous le mot Dieu, encore faut-il véritablement parler de Lui.

De sorte que deux voies se présentent à celui qui reconnaît qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Ou il se tourne vers Dieu, ou il se tourne vers une image

recomposée, mais qui n'est pas Dieu. Au mieux c'est une idole, au pire c'est Satan. Une idole est, de façon métonymique, un dieu. Car Dieu est celui vers qui nous allons, celui qui guide et commande notre vie par adhésion, attrait, amour. En ce sens étroit, certains font de mille choses secondaires leur dieu. En ce sens, une vision erronée de Dieu tourne des âmes et des cœurs vers un faux dieu, une idole.

En définitive, il n'y a guère que deux choix, Dieu ou le néant. On ne peut donc dire que partager la foi en un Dieu unique signifie avoir le même Dieu. Partager la foi en l'unicité de Dieu est avoir un point commun avec les autres religions monothéistes, mais en aucune façon il ne s'agit du même Dieu, puisque d'un côté l'adhésion à Dieu suppose d'être effectivement tourné vers Dieu, de l'autre l'adhésion à une image erronée de Dieu conduit à regarder dans une autre direction que celle où Dieu se trouve effectivement.

A partir du moment où Dieu est unique, il n'y a pas ici ou là des bouts de Dieu. Ceux qui professent Dieu dans sa vérité croient en Dieu, ceux qui prêtent à Dieu d'autres attributs que les siens, ne parlent pas de Dieu, mais de leurs idoles. C'est exactement le processus du peuple hébreux et du veau d'or. Et ce petit "écart" n'a guère plu à Yahvé.

Ainsi donc, l'Islam affirme que Dieu est unique, mais ce que les Musulmans vénèrent n'est pas Dieu, mais une idole, un faux dieu, quelque chose qu'ils croient être "comme un dieu". N'est-ce pas sans nous rappeler la tentation d'Ève : Vous serez comme des dieux ? Car qui se cache derrière l'illusion ? Qui tente de tromper sur l'image divine ? Qui propose à Jésus de déplacer son amour pour Dieu vers des réalités idolâtrées, et plus explicitement vers lui-même ? Satan, prince du mensonge, est derrière cette confusion. Fidèle à son habitude, il part du vrai, pour détourner vers le faux. Il part de l'unicité de Dieu, pour proposer ses idoles à la vénération.

Dieu est unique signifie qu'il n'y a pas plusieurs dieux, mais aussi qu'il n'a pas plusieurs visages. Croire au Dieu unique n'est pas simplement croire Dieu unique, c'est adhérer à Dieu lui-même. Adhérer, même en toute bonne foi, à une autre image, fût-elle unique, c'est adorer des idoles, inertes, nous rappelle le prophète Elie. En définitive, celui qui donne une illusion de vie à ces idoles est celui qui manie l'illusion à la perfection, Satan. C'est du reste

l'ultime avertissement du Christ par la bouche du Père Hamel, alors qu'il allait être égorgé.

De sorte que nous pouvons poser l'alternative suivante entre Dieu et Satan. Non pas un monde bipolaire où Satan serait le pendant mauvais de Dieu. Satan n'est pas Dieu, ni même un dieu. Il est une créature qui veut détourner l'Homme de Dieu et pour se faire se met, via l'idolâtrie, entre eux et Dieu.

La confusion relativiste actuelle, favorisée par l'amalgame, porte atteinte à l'intégrité même de la vérité divine, voile Dieu et fait passer devant Lui nombre d'idoles. Celui que vénèrent les musulmans n'est pas Dieu, mais une idole quoiqu'il en soit de la sincérité des fidèles. De même, le visage du Christ que suivent les Protestants est une défiguration de la vérité même du Fils de Dieu.

On me trouvera extrémiste, mais regardons les choses de plus près. Pourquoi serais-je catholique si je croyais que le Christ est autre que ce que l'Église enseigne ? Comment montrer le Christ, chemin vérité et vie, si je laissais croire qu'un visage déformé de Jésus est le chemin, la vérité, la vie ? Dénoncer une erreur n'est pas stigmatiser une personne. Cette conviction affective est un véritable frein au dévoilement du visage réel du Christ. On ne peut montrer le chemin vers Dieu qu'en étant tourné vers Dieu Lui-même. Défendre l'intégrité de la Révélation divine, c'est présenter le chemin véritable en même temps le but ultime qui motive d'emprunter la route ardue : Dieu.

Qui est enfant de Dieu ?

On entend dire parfois que tous les hommes sont frères, ce qui est vrai au sens que tous nous avons été créés par Dieu, le même Dieu. Mais si les hommes sont frères parce qu'ils ont été créés par Dieu, alors il faut le dire de toutes les créatures qui, elles aussi, ont été créées par Dieu. Ce qui faisait dire à St François d'Assise, « Mon frère le soleil », « Ma sœur l'eau ». On voit qu'être le frère d'une limace ou d'une salade, cela ne va pas très loin...

Surtout, ce qui nous donne à entendre qu'adorer Dieu en tant que Créateur n'est pas l'adorer en vérité, c'est que la création elle-même ne peut pas rendre gloire à Dieu parfaitement, comme Dieu le mérite. Le

plan du Créateur dépasse la création. Ce qui nous fait dire cela, c'est la présence du mal, du péché dans la création, qui contredit le bien que Dieu commande. C'est la présence de la mort qui détruit la vie que

Dieu donne gratuitement et généreusement.

Il faut donc que cette création passe dans une nouvelle dimension, où il n'y ait plus de mal, plus de péché, plus de mort, rien qui s'oppose à l'amour et la bonté de Dieu, à la vérité de Dieu. Cet ordre nouveau, cette nouvelle dimension est la Rédemption que Jésus a accomplie par Son Sacrifice, où Il a détruit le péché, assumé librement, volontairement jusqu'à la mort de la Croix afin de le pardonner et ainsi le détruire, le plongeant avec Lui dans la mort.

Au matin de Pâques, par Sa Résurrection, Jésus a donné à notre humanité qu'Il avait assumée au sein de la Vierge Marie, une nouvelle dimension. Ainsi, il nous faut avoir une relation avec Dieu notre Créateur, mais encore avec Dieu, notre Rédempteur, le Verbe de Dieu fait chair qui nous a donné Sa vie, cette vie que nous recevons par le baptême. Et par le baptême, nous devenons enfants de Dieu, non plus seulement parce que nous aurions été créés par Dieu, comme toutes les créatures, mais comme seul Jésus est enfant de Dieu ; Jésus n'est pas une créature, Il est Dieu né de Dieu, Lumière né de la Lumière, vrai Dieu né du vrai Dieu. Dieu qui a assumé notre nature humaine, en sorte que, par pure grâce, nous devenons par le baptême, participants de la nature divine.

Mais ça ne suffit pas encore d'être baptisé pour être sauvé car ce baptême, nous le recevons, donné à notre liberté, pour que, à l'écoute de l'Esprit Saint, celui-ci puisse se déployer, pour que cette vie puisse grandir et porter son fruit qui est notre divinisation. Ainsi il nous faut encore avoir une relation avec Dieu le Saint-Esprit, au titre de notre sanctification, écouter le Saint-Esprit pour être inspiré par Lui, pour avoir les pensées qui étaient celles de Jésus, pour avoir des désirs dignes de Dieu, pour avoir une vie qui soit sainte et digne d'être assumée par le Verbe incarné.

Être enfant de Dieu en vérité et pouvoir donc rendre gloire à Dieu en vérité, c'est avoir une relation non pas seulement avec Dieu le Créateur au titre de notre création, mais aussi avec Dieu le Rédempteur au titre de notre

rédemption, et avec Dieu le Sanctificateur, au titre de notre sanctification ; avec Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit, un seul Dieu qui nous fait passer de la création (de la terre), à la vie éternelle, avec Lui, dans Son Royaume, en sorte que nous devenions vraiment ce que Dieu a voulu que nous soyons de toute éternité, c'est à dire des êtres vivant de la même vie que Lui. •

1917-2017 CENTENAIRE DE FATIMA

Source : www.fatima100.fr

On sait que les demandes faites par Notre-Dame à Fatima sont au nombre de cinq. Trois ont été exprimées au présent et nous concernent directement, à savoir : réciter son chapelet tous les jours, faire des sacrifices pour les pécheurs et ne plus offenser Notre-Seigneur.

Les deux autres, la consécration de la Russie au Cœur Immaculé de Marie et la communion réparatrice des premiers samedis du mois, ont d'abord été exprimées au futur les 13 juin et 13 juillet 1917.

Mais désormais, elles ne sont plus au futur, car depuis, Notre-Dame les a formellement exprimées.

En effet, le 10 décembre 1925 à Pontevedra où sœur Lucie est novice, elle lui confie : *« Vois, ma fille, mon Cœur entouré des épines que les hommes m'enfoncent à chaque instant, par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet et me tiendront compagnie pendant quinze minutes, en méditant sur les quinze mystères du Rosaire en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort, avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme. »*

Deux mois plus tard, le 15 février 1926, l'Enfant-Jésus réitéra cette demande. Voici ce qu'écrivit sœur Lucie dans une lettre adressée à son premier confesseur, Monseigneur Pereira Lopes : *« L'Enfant se tourna vers moi et me dit : "Et toi, as-tu révélé au monde ce que la Mère du Ciel t'a demandé ?" »*

Remarquons qu'aucune de ces cinq pratiques n'est en soi nouvelle. Bien

au contraire, toutes étaient déjà établies dans l'Église bien avant les apparitions de Fatima.

La première demande d'une consécration au Cœur Immaculé de Marie date du 3 décembre 1836 quand l'abbé Desgenettes, le célèbre curé de Notre Dame des Victoires à Paris, entendit une voix intérieure lui demander de consacrer sa paroisse au Cœur Immaculé de Marie.

Le 16 juillet 1251, Notre-Dame apparut à saint Simon Stock et lui remit un scapulaire en disant : « *Celui qui mourra revêtu de cet habit sera préservé des flammes éternelles* ». En 1214, Notre-Dame apparut à saint Dominique pour lui demander de répandre la récitation du rosaire, lui promettant de nombreuses grâces par ce moyen.

Même, la communion des premiers samedis du mois était déjà pratiquée dans l'Église avant Fatima. L'abbé Desgenettes l'inscrivit dans les statuts de l'association qu'il créa. Et le 1^o juillet 1905, saint Pie X accorda une indulgence plénière aux douze premiers samedis faits en l'honneur de l'Immaculée Conception. Puis le 13 juin 1912, il approuva officiellement la pratique des premiers samedis du mois et accorda une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire à tous ceux qui accompliraient des exercices de dévotion en l'honneur du Cœur Immaculé de Marie, en réparation des blasphèmes dont son nom et ses prérogatives sont l'objet.

Enfin, faire des sacrifices pour la conversion des pécheurs est une pratique qui remonte aux temps apostoliques ! Par exemple, dans l'épilogue de l'Épître de saint Jacques 5, 19-20, l'apôtre nous dit : « *Celui qui ramène un pécheur de la voie où il s'égarait sauvera son âme de la mort et fera disparaître une multitude de pêchés.* »

Ainsi, Notre-Dame a-t-elle simplement rappelé quelques pratiques chères à son cœur. Il est donc logique de considérer qu'elles sont liées à la dévotion à son Cœur Immaculé. Aussi, en cette année qui va nous conduire au centenaire des apparitions de Fatima, puissions nous faire nôtre ces cinq pratiques. Non seulement nous accomplirons une volonté de Dieu, mais nous serons assistés lors de notre mort pour notre salut, nous convertirons des pécheurs et nous attirerons la paix sur notre patrie. •

CHRÉTIENS EN SOCIÉTÉ

Laurent DANDRIEU *Église et immigration, le grand malaise*, Presses de la renaissance, 2017, 300 p., 17,90 €

" Le chrétien laisse venir tout le monde ", dit le pape François. Pendant que l'Europe, qui n'a déjà pas réussi à intégrer les précédentes générations d'immigrés, est soumise à un afflux de migrants sans précédent, l'Église catholique, plus que jamais, martèle l'unique impératif de l'accueil, donnant l'impression de se faire complice de ce que le pape lui-même a qualifié d'"invasion".

Écartelés entre leur fidélité à l'Église et le légitime souci de protéger leur identité et leur civilisation, beaucoup de catholiques ressentent un malaise croissant. Plus largement, les populations européennes sont de plus en plus heurtées par un christianisme qui semble leur dénier le droit à la survie.

Cette incompréhension est-elle une fatalité ? L'Église est-elle condamnée à être prisonnière de la "culture de la rencontre" tant vantée par le pape, au risque de livrer le continent au chaos sans profit pour les migrants eux-mêmes ? Ou bien existe-t-il une autre voie, qui permette de réconcilier les impératifs de la charité authentique et la défense de la civilisation européenne ? C'est à ces questions que répond ce livre. Rien que pour le dernier chapitre rédigé en puisant aux meilleurs sources "Se tromper avec le pape ? du devoir des catholiques de rester libres en politique" ce livre mérite d'être lu.

L'auteur, rédacteur en chef des pages 'culture' et 'actualité religieuse' de Valeurs actuelles, a aussi écrit *Woody Allen, portrait d'un antimoderne*, un *Dictionnaire passionné du cinéma* et *La compagnie des anges. Petite vie de Fra Angelico*.

faire de l'amour et la défense de la patrie un principe non négociable

Michel Janva, du Salon Beige, a interrogé Laurent Dandrieu le 27 janvier 2017.

Vous évoquez cet épisode de la fuite de la Sainte Famille en Égypte, comme l'un des arguments récurrents de la hiérarchie catholique actuelle pour justifier l'accueil des immigrés. Mais cet argument ne se retourne-t-il pas contre cette idée d'un droit illimité à l'immigration puisque la Sainte Famille, qui fuyait la sanglante persécution d'Hérode, est retournée ensuite vivre à Nazareth ?

C'est en effet une référence récurrente dans le discours ecclésial sur l'immigration. Le premier texte magistériel sur la question, la Constitution apostolique *Exsul Familia* que publie Pie XII en 1952, s'ouvre d'ailleurs par

cette phrase : « La famille de Nazareth, Jésus, Marie, Joseph en exil, émigrant en Égypte et s’y réfugiant, pour échapper à la fureur d’un roi impie, telle est l’image, le modèle et le soutien de tous les émigrants et pèlerins de tous les temps et tous les lieux, de tous les exilés de quelque condition qu’ils soient, qui, chassés par la crainte des persécutions ou par la misère, se voient contraints d’abandonner leur patrie, de quitter leurs chers parents, leurs proches, leurs amis, et de gagner une terre étrangère. » Dans son message pour la Journée mondiale des migrants, en 1988, Jean-Paul II écrit pour sa part : « La Sainte Vierge, en vérité, par la façon dont elle vécut son histoire humaine, se pose comme point de référence pour les migrants et les réfugiés. Sa vie terrestre fut marquée d’une continuelle pérégrination d’un lieu à l’autre [...] Marie, en outre, connut par expérience directe la souffrance de l’exil et de l’émigration en terre étrangère. » Mais là où Pie XII ne tirait d’autre conclusion à cette analogie qu’une consolation spirituelle pour le migrant dans ses tribulations, et le devoir pour les chrétiens de faire en sorte que ces migrants soient traités avec dignité et de leur apporter un secours spirituel, Jean-Paul II, lui, en tire une sorte de sanctification de la migration en elle-même : « Parmi toutes les expériences humaines, Dieu a voulu choisir celle de la migration pour signifier son plan de rédemption de l’homme », écrit-il dans le même message. Dans celui de l’année précédente, il écrivait que « par les migrations, la société est devenue un creuset de races, de religions et de cultures, duquel on espère un nouveau monde à hauteur d’homme, fondé sur la vérité et sur la justice ». En 1991, il note que les migrations « contribuent de manière incisive à l’unité de la famille humaine et au bien-être universel ». Et, en 2004, « le phénomène des migrations contribue à cultiver le “rêve” d’un avenir de paix pour l’humanité tout entière. »

On a donc le sentiment d’un glissement progressif du discours vers une vision prophétique des migrations, qui « sont bien l’expression d’un travail d’enfantement d’une humanité nouvelle », comme l’écrit l’instruction *Erga migrantes caritas Christi* du Conseil pontifical pour la pastorale des migrants, approuvé par Benoît XVI en 2005, où l’on peut lire ces lignes : « Les migrations, en touchant les multiples composantes de la famille humaine, tendent en effet à l’édification d’un corps social toujours plus vaste et varié,

presque dans le prolongement de la rencontre de peuples et de races qui, à la Pentecôte, par le don de l'esprit, est devenue la fraternité ecclésiale. »

L'Église semble presque en oublier que les différentes tribulations relatées par la Bible, érigées en modèles des migrations actuelles, ne ressortent pas de la volonté dont parle Jean-Paul II, dans l'encyclique *Laborem exercens* (1981), « de chercher de meilleures conditions de vie dans un autre pays », mais qu'elles résultent de déportations, de fuites devant la guerre ou la persécution, comme à l'évidence la fuite en Égypte de la Sainte-Famille, qui n'avait d'autre objet que de sauver l'Enfant-Jésus du massacre des innocents, comme le soulignait Pie XII. Elle omet effectivement de préciser que ces exils vont toujours de pair avec un ardent espoir de retrouver un jour – le plus proche possible – la terre d'Israël. D'où il résulte que le thème du retour du migrant dans son pays d'origine est très rarement évoqué dans le discours de l'Église. Ce qui est inéluctable à partir du moment où l'on compte « au nombre des droits humains fondamentaux, la faculté pour chacun de s'établir là où il l'estime le plus opportun », comme l'écrit Benoît XVI dans son message pour le Journée mondiale des migrants 2013. Le pape François est symptomatique de cette dérive car, en même temps qu'il présente, très abusivement, tous les migrants comme des réfugiés « fuyant la guerre et la faim », il prône des politiques d'intégration intensive, comme si ces réfugiés avaient vocation à rester chez nous éternellement et à y faire souche...

Au sein de l'Église, le débat sur l'immigration doit-il en rester uniquement au niveau théologique, philosophique et/ou moral ? Serait-il possible d'avoir un débat sur le plan démographique ? Autrement dit, en refusant d'aborder les chiffres concrets, n'y a-t-il pas un déni du réel ?

Le fait est que le discours de l'Église, sur ces questions, n'aborde quasiment jamais la dimension collective du problème. Elle parle d'individus, de familles, jamais de masse considérables. Quand le pape François, qui reconnaît que nous faisons face à une « invasion », mentionne cette dimension collective, c'est toujours pour inviter à ne considérer malgré tout les migrants que sous l'angle personnel : « Nous ne devons pas reculer devant leur nombre, mais plutôt les voir comme des personnes, en les regardant en face et en écoutant leurs histoires », déclare-t-il ainsi, en septembre 2015,

devant le Congrès des États-Unis.

L'Église, par ailleurs, parle toujours du migrant avec un grand "M" : c'est un migrant abstrait, sans origine déterminée, qu'il faut accueillir quoiqu'il arrive, en respectant sa culture et sa religion d'origine, quelle qu'elles soient, puisque l'Église condamne de manière répétée toute politique d'assimilation (« On doit en effet exclure aussi bien les modèles fondés sur l'assimilation, qui tendent à faire de celui qui est différent une copie de soi-même, que les modèles de marginalisation des immigrés, comportant des attitudes qui peuvent aller jusqu'aux choix de l'apartheid », écrit ainsi Jean-Paul II dans son message 2005). L'Église se contente de prôner l'intégration, comme si c'était la même chose d'intégrer quelques familles étrangères de même culture et de même religion, et des centaines de milliers de personnes d'origine orientale ou africaine, de culture radicalement différente de la nôtre et fidèles d'une religion musulmane de plus en plus conquérante : mais ces distinguos-là, l'Église persiste à ne pas les faire, comme si ça n'était pas son problème, au prétexte qu'il ne serait pas chrétien de "faire le tri" entre les migrants... Pourtant le pape François lui-même, en revenant de Suède, le 1^{er} novembre dernier, a reconnu qu'il y avait imprudence à recevoir plus de personnes qu'on ne peut en intégrer. Il est dommage qu'il ait multiplié les déclarations où il semble dire exactement le contraire.

Il me semblait que Benoît XVI, lorsqu'il avait énoncé les principes non négociables (respect de la vie, défense de la famille, liberté scolaire et promotion du bien commun, in Sacramentum Caritatis n°83), c'est-à-dire les fondamentaux de la société dont le respect est absolu quels que soient l'époque, le lieu et les circonstances, n'a pas évoqué l'immigration. N'y a-t-il pas là une brèche pour rappeler aux autorités catholiques que la politique d'immigration n'est pas un droit illimité, mais elle est négociable en fonction des circonstances et que par conséquent elle reste soumise au bien commun ?

D'une certaine façon, le Catéchisme de l'Église catholique, en son n° 2241, fournit déjà l'occasion de ce rappel, puisqu'il stipule que « les autorités politiques peuvent en vue du bien commun dont elles ont la charge subordonner l'exercice du droit d'immigration à diverses conditions juridiques, notamment au respect des devoirs des migrants à l'égard du pays d'adoption. L'immigré est tenu de respecter avec reconnaissance le

patrimoine matériel et spirituel de son pays d'accueil, d'obéir à ses lois et de contribuer à ses charges ». Le problème est que cet article – outre qu'il n'explicite pas la dimension collective de la question et qu'il omet de préciser que les États devraient avoir le droit de stopper l'immigration quand ils estiment que la proportion de population d'origine étrangère est trop élevée et menace le respect de l'identité nationale – est constamment ignoré ou minoré par le discours ecclésial, qui tend à absolutiser le droit à l'immigration, devant lesquelles les autorités politiques sont presque toujours, concrètement, appelées à céder au nom du respect des droits humains. Jusqu'au point où le secrétaire général de la conférence épiscopale italienne, Mgr Galantino, nommé à ce poste par le pape François, déclare que nous devons accueillir tous les migrants, comme une compensation que nous leur devons pour avoir pillé continûment leurs pays durant la colonisation ! La première chose à exiger aujourd'hui des autorités catholiques est donc de respecter la cohérence de la doctrine.

Sur les points non négociables, en réalité, je serais surtout favorable à ce qu'on ne les limite pas aux questions familiales et bioéthiques, comme on le fait trop souvent (s'adressant le 30 mars 2006 aux parlementaires du Parti Populaire Européen, Benoît XVI les avait ainsi définis : « la protection de la vie à toutes ses étapes », « la reconnaissance et la promotion de la structure naturelle de la famille », « la protection du droit des parents à éduquer leurs enfants »), mais qu'on les étende aux questions politiques : car si les conditions de survie politiques de la Cité disparaissent, si ce que saint Thomas d'Aquin appelle la préservation de « l'état tranquille de la Cité », en quoi il voyait la principale mission de l'État, n'est plus possible, alors les points non négociables tels que les a définis Benoît XVI sont emportés avec tout le reste.

Je souhaiterais donc qu'on leur adjoigne ces autres points non négociables qui me semblent en être la condition sine qua non : l'amour et la défense de la patrie ; la défense et la promotion de l'identité nationale ; la défense et la promotion de la culture et du patrimoine national – ce qui inclut dans le cas de la France la reconnaissance qu'il n'y a pas “des religions” qui se valent toutes plus ou moins, mais qu'il est bien parmi elles une religion indissociable de l'âme même du pays, le catholicisme, qui est comme la

colonne vertébrale de notre identité. Si ces points non négociables-là étaient reconnus par l'Église, il me semble que la légitimité des États à réguler l'immigration serait beaucoup mieux assurée. Et, au passage, que l'intégration des Français d'origine étrangère en serait grandement facilitée, car la reconnaissance de l'identité chrétienne de la France est le seul moyen d'éviter à notre pays la rivalité communautaire dans laquelle elle semble aujourd'hui se précipiter inexorablement.

L'identité chrétienne de la France en question

Les deux derniers essais d'Erwan Le Morhedec et Laurent Dandrieu relancent le débat : les catholiques ont-ils un problème d'identité ?

Abbé Guillaume de Tanoüarn : « Les anti-identitaires pèchent par optimisme »
Propos recueillis par Sylvain Dorient, aleteia.org 16 janvier 2017

Le débat fait rage entre les anti et pro « chrétiens identitaires », représentés par deux auteurs de livres qui sont sortis ces 12 et 13 janvier 2016, le blogueur Erwan Le Morhedec et le journaliste Laurent Dandrieu. [...]

Souvent de façon inconsciente, les Français demeurent chrétiens dans leur façon de penser et de procéder, assure l'abbé de Tanoüarn. Même la doctrine d'hommes politiques aussi engagés que Jean Jaurès, ou plus récemment Jean-Luc Mélenchon, qui a fait plusieurs fois son *coming out* d'ancien enfant de chœur, trahit son origine chrétienne : leur socialisme est du christianisme laïcisé !

Cette identité est en danger

Mais le laïcisme a échoué à donner une culture à la France, aux yeux du prêtre qui estime que la culture laïque est essentiellement négative, faite de haine de soi. Elle porte avec elle un droit universel à la négation, mais ne sait plus affirmer quoi que ce soit. Or un Nietzsche par exemple a bien expliqué que seul le « oui » marque notre puissance vitale. Nous manquons de cette force que donne l'affirmation et c'est avant tout cette faiblesse qui explique notre peur de l'étranger. Et de constater que l'islam a prospéré sur l'échec de ce laïcisme, remplissant le vide. Dans ce contexte, émaillé par les tragiques attentats terroristes de ces dernières années, les Français ont de bonnes raisons d'être inquiets.

Excès d'optimisme des Églises

Or à cette inquiétude répond un discours des Églises catholiques ou protestantes, exagérément optimiste. L'assassinat du père Jacques Hamel leur a apporté un « démenti terrible ». Le père de Tanoüarn confie avoir mal vécu les propos de l'évêque de Rouen, qui comptait les deux assassins parmi les victimes : « J'ai le sentiment que les hommes d'Église ne veulent plus voir le mal. Un méchant est un méchant, pas une victime. À l'ombre des Églises, on nous fait aujourd'hui un nouveau devoir imprescriptible, le devoir d'optimisme. Qu'avons-nous fait du dogme du péché originel ? », regrette-t-il.

Sur la question délicate de l'immigration, les Églises prônent logiquement le message d'accueil de l'étranger, conformément aux Évangiles. « Il est normal d'accueillir quand on le peut, mais tous ces hommes auxquels on est incapable de trouver un travail et qu'on envoie au cœur de l'Auvergne avec de petites pensions de 300 euros par mois, non, on ne s'en occupe pas. On se donne bonne conscience, c'est tout. Par ailleurs, c'est l'état de faiblesse dans lequel se trouve notre civilisation qui nous empêche d'accueillir : on ne peut pas accueillir en se suicidant », dénonce le prêtre.

Le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde

Il existe une tentation à faire de la cité de Dieu une réalité temporelle, alors que les croyants ne peuvent que contribuer à christianiser un peu la cité des hommes, qui, par ailleurs, ne sera jamais un miroir du Ciel. « La cité est marquée par le péché originel, on ne peut pas y appliquer des lois déconnectées de la réalité concrète et qui sont juste des principes abstraits, si généreux soient-ils ». La réalité d'un pays c'est aussi son passé, son patrimoine, en un mot son identité, et dans le cas de la France, une identité chrétienne. Certes très imparfaite — il ne s'agit pas d'idéaliser le passé — mais incontestablement chrétienne.

L'identité, un levier d'évangélisation

Il s'appuie sur le livre de Jean Paul II, *Mémoire et identité* (écrit en 1993, publié en 2005), qui prophétisait que le XXI^e siècle serait le siècle de

l'identité. « La démarche religieuse de beaucoup de personnes commence avec cette quête identitaire ». Et il constate que le passé, par exemple dans son patrimoine, apporte un outil d'évangélisation inestimable. « J'ai récemment donné le sacrement des malades à un publicitaire de 45 ans, atteint d'un cancer, qui était très loin de la foi, mais qui a réussi à trouver des mots pour dire cette foi que le Christ avait mise en lui comme en nous tous, en évoquant avec moi cette fresque de Fra Angelico *La Résurrection*, où l'on voit le tombeau vide et deux femmes qui regardent ce vide, fascinées. Les œuvres d'art, le patrimoine chrétien, ne sont pas seulement de jolis objets et ou de beaux bâtiments ! Ils ont été conçus par la foi de gens qui, lorsqu'ils s'appelaient Fra Angelico, étaient des génies. Ils continuent à manifester génialement cette foi, jusqu'à nous déranger de notre sommeil dogmatique athée. La culture n'est pas un luxe pour les riches qui n'ont rien de mieux à faire, elle est notre mode d'expression, elle nous permet de manifester cette identité qui est avant nous en nous et que nous portons sans toujours la connaître » •

ACTUALITÉ RELIGIEUSE

'Benoît XVI a subi des pressions énormes'.

| Mgr Negri, arch. de Ferrare, répond à www.riminiuepuntozero.it 6/03/17. Extraits |

« *Compte tenu de cette relation [que vous avez avec Benoît XVI], vous êtes-vous fait une opinion sur la raison pour laquelle Benoît XVI a renoncé à la papauté, un geste dramatique de l'histoire millénaire de l'Église ?*

- Ce fut un geste sans précédent. Dans les dernières rencontres, je l'ai vu physiquement fragilisé, mais extrêmement lucide dans sa pensée. J'ai peu de connaissances - heureusement - des faits de la Curie romaine, mais je suis certain qu'un jour émergeront de lourdes responsabilités à l'intérieur et à l'extérieur du Vatican. Benoît XVI a subi des pressions énormes. Ce n'est pas un hasard si en Amérique, également sur la base de ce qui a été publié par Wikileaks, certains groupes catholiques ont demandé au président Trump d'ouvrir une commission d'enquête afin de déterminer si l'administration de Barack Obama a fait pression sur Benoît. Cela reste pour l'instant un mystère très grave, mais je suis sûr que les responsabilités sortiront. Je m'approche de

ma propre “fin du monde” [Mgr N. aura 75 ans le 3 juin] et la première question que j’adresserai à saint Pierre sera justement sur cette histoire.

[...] L’Église doit à Benoît la conjugaison extraordinaire de la foi et la raison. La raison pour examiner, et la foi pour vérifier. [...]

L’actualité voit beaucoup de débats et beaucoup de confusion dans une grande partie du monde ecclésial, qui tombe dans le soupçon que les lignes de compréhension authentique car corroborées par la tradition, de tout le dogme chrétien, ne seraient pas claires. L’hypothèse naît de faire coïncider le chemin de l’Église avec le présent, mais sans tenir compte du fait que, si on ne prend pas en compte la tradition, cette tentative est vouée à la stérilité.

En outre, une *damnatio memoriae* de l’immense travail des pontificats de Benoît XVI et Jean-Paul II, s’est déclenchée. Entre autres choses, il est incompréhensible qu’aient été accrédités au Saint-Siège des personnalités équivoques et discutables. Équivoques parce que dénuées de compétences scientifiques. [...]

Les nouvelles fournissent constamment du nouveau matériel pour la fondamentale question bioéthique. Sur ce point, même du seul point de vue d’un observateur des médias, un affaiblissement de la voix de l’Église catholique apparaît évident.

- C’est un aspect déroutant. Le ministère ne devrait jamais être réduit au silence. Dans ce cas aussi, nous semblons avoir oublié la splendeur des pontificats du XX^e siècle. Là, nous assistions à une pertinence absolue dans le jugement, pour ensuite faire naître, de ce jugement, la charité. Aujourd’hui, nous assistons à une “vulgate” qui met en doute les paroles mêmes de Dieu, il y a une opposition entre doctrine et pastorale, entre la vérité et la charité.

Sur ce point, la définition fulgurante du cardinal Cafarra suffirait : “La pastorale sans vérité est pur arbitraire.”

L’Église aujourd’hui pullule malheureusement d’associations et de groupes qui donnent des directives et des règles de comportement sur toutes les questions, sans considérer la vérité.

L’Église a toujours combattu pour défendre l’humain. Si le monde détruit l’humain et si j’aide le monde, alors je détruis l’humain. Malheureusement, l’impression est que les gens proches de l’Église aident cette destruction de

l'humain.

Une histoire qui divise le monde catholique est représentée par les "dubia" soulevés par quatre cardinaux sur l'exhortation apostolique Amoris Laetitia du pape Bergoglio. La réponse à ces "dubia" ne vient pas, à votre avis, François devrait-il affronter les problèmes posés ?

-Amoris Laetitia a besoin d'une clarification, malheureusement, le guide ultime de l'Église reste silencieux. Je pense que le Saint-Père doit répondre, bien qu'il semble avoir décidé du contraire. Malheureusement, il s'est déclenché une véritable hystérie contre ces quatre cardinaux qui ont été accusés de tout. Certaines personnes sont allées jusqu'à suggérer de leur enlever le chapeau de cardinal. Ce sont des épisodes répugnants. Les antipapistes d'autrefois deviennent hyperpapistes parce que cela les arrange. »

Prélats emblématiques. Mgr Paglia

Abbé Charles Tinotti. • Sources : aletea.it, *la Repubblica*, *Pro Liturgia*

L'été dernier, le pape François dans ses nominations pour réformer la Curie, a nommé Mgr Paglia président de l'Académie pontificale pour la Vie et Grand-Chancelier de l'Institut pontifical Jean-Paul II. Déjà nommé en 2012 président de l'Institut Pontifical Jean-Paul II pour les études sur la famille et sur la vie, Mgr Paglia est déjà bien connu pour avoir ruiné son diocèse de Terni de 35 millions d'euros (pour 156.000 habitants) et être l'objet d'une enquête de la justice italienne pour détournement de fonds.

La semaine dernière, il a fait scandale pour avoir fait l'éloge public de Marco Pannella¹, le député italien radical de gauche, célèbre dans son pays, ouvertement bisexuel qui a milité toute sa vie pour l'avortement, le mariage gay, les unions libres et combattu la conception chrétienne de la famille, ainsi que l'Église. On peut entendre ce discours ici : <https://www.youtube.com/embed/4IKrd1L-zpc?rel=0> Extraits : «*Pannella*,

¹ Le discours de Paglia <https://www.youtube.com/embed/4IKrd1L-zpc?rel=0> Extraits : «Pannella, homme d'une grande spiritualité» (3'20"), «une grande perte pour notre pays» (6'30"), «il a passé sa vie à défendre les 'derniers'» (9'), «dans la défense de la dignité de chacun, en particulier les plus marginalisés ... Pannella est vraiment un homme spirituel» (10'53"), c'est «un homme qui peut nous aider à espérer bien que les nouvelles, la vie quotidienne nous mettent à dure épreuve» (18'25"), «le Marco plein d[e] l'esprit continue à souffler» (18'40"), «Marco inspirateur d'une vie plus belle, non seulement pour l'Italie, mais pour notre monde, qui a besoin plus que jamais d'hommes qui sachent parler comme lui ... j'espère que l'esprit de Marco nous aidera à vivre dans cette même direction» (19'20").

homme d'une grande spiritualité» (3'20"), «une grande perte pour notre pays» (6'30"), «il a passé sa vie à défendre les 'derniers'» (9'), «dans la défense de la dignité de chacun, en particulier les plus marginalisés ... Pannella est vraiment un homme spirituel» (10'53"), c'est «un homme qui peut nous aider à espérer bien que les nouvelles, la vie quotidienne nous mettent à dure épreuve» (18'25"), «le Marco plein d[e] l'esprit continue à souffler» (18'40"), «Marco inspirateur d'une vie plus belle, non seulement pour l'Italie, mais pour notre monde, qui a besoin plus que jamais d'hommes qui sachent parler comme lui ... j'espère que l'esprit de Marco nous aidera à vivre dans cette même direction» (19'20").

Ces jours-ci La Repubblica a révélé que Mgr Paglia a fait peindre une fresque homoérotique dans la contre-façade de sa cathédrale en 2007. Elle dépeint Jésus tirant vers le ciel des filets rempli d'homosexuels nus ou semi-nus, de transsexuels, de prostituées et de trafiquants de drogue, enchevêtrés les uns dans les autres, dans des interactions pour le moins lascives.

Selon l'artiste, un Argentin homosexuel nommé Ricardo Cinalli connu pour ses peintures de corps masculins, Mgr Paglia l'a choisi sur une liste de dix artistes internationalement connus, spécifiquement pour la tâche de peindre le mur intérieur de la façade. Mgr Paglia, avec un certain Père Fabio Leonardis, a supervisé tous les détails de son travail, selon Cinalli : *« Humainement et professionnellement, travailler avec lui a été fantastique [...] Aucun détail n'a été fait librement, par hasard. Tout a été analysé. Tout a été discuté. Ils ne m'ont jamais permis de travailler tout seul »*. Cinalli admet que les gens nus dans les filets sont destinés à être perçus comme *« érotiques »*, bien que Mgr Paglia ait fixé des limites quand le peintre a proposé de montrer des gens copulant réellement.

La raison pour laquelle il n'a pas été autorisé à être aussi explicite, dit Cinalli, est que sa peinture avait déjà fait assez pour démontrer que l'homme dispose de la « liberté » dans cette vie et même dans l'autre, de se livrer à n'importe quel comportement sexuel qu'il juge approprié. *« L'évêque et le père Leonardis ... m'ont dit qu'ils ne pensaient pas qu'il était nécessaire d'arriver à cette extrémité pour démontrer la liberté que l'homme a en réalité dans ce monde et dans l'autre »*

Sous la supervision de Paglia, Cinalli a peint l'évêque lui-même dans l'un des filets « *érotiques* », à demi-nu et étreignant un homme barbu portant seulement un pagne lâche. Il a également peint le Père Leonardis, qui dirigeait alors le Bureau du patrimoine culturel, comme un homme nu, musculeux, avec un tatouage d'une flèche de cupidon qui traverse un cœur contenant le mot « *amour* », enchevêtré avec d'autres dans l'un des filets « *érotiques* ». « *Le Père Fabio était totalement ouvert* », dit Cinalli. « *Ce n'est pas à moi de dire s'il était homosexuel ou non - ce n'est pas important, mais son ouverture était absolue* ». Cinalli explique aussi que pour le visage de Jésus, il a pris pour modèle un coiffeur local, parce que les gens voient le Christ d'une manière « *trop masculine* ».

Il a admis que son travail a été mal accueilli par de nombreuses personnes du diocèse de Terni-Narni-Amelia, qui en ont été si outrées qu'il a cru qu'il serait détruit après la mort du P. Fabio. Mais Mgr Paglia a résisté à ces pressions jusqu'à ce qu'il quitte le diocèse en 2012, et son successeur a également laissé la peinture murale en place. On peut entendre l'interview à la Repubblica ici : <https://youtu.be/CmdX89lmQQQ>.

Pour ceux qui connaissent Mgr Paglia cette affaire n'a rien d'étonnant : en 2016, le Conseil pontifical pour la Famille a publié sous sa direction un programme d'éducation sexuelle contenant des images pornographiques tellement scandaleuses qu'un psychologue, Rick Fitzgibbons, consultant à la Congrégation pour le clergé et professeur invité à l'Institut Jean-Paul II pour la famille, avait suggéré qu'il soit examiné par une commission chargée de protéger les enfants contre les abus sexuels parce que - avait-il dit - ces images correspondent à celles qu'échangent entre eux les prédateurs d'enfants.

Pour compléter le profil pastoral de Mgr Paglia, on notera que l'une de ses premières décisions après avoir été nommé à l'Institut Pontifical Jean-Paul II sur le mariage et la famille a été de supprimer l'obligation faite à tous les membres de signer une déclaration de fidélité à l'enseignement de l'Église sur la famille. Et il y a quelques jours, Mgr Paglia en a licencié les 172 membres, ce qui signifie que lui et son entourage sont aujourd'hui seuls aux commandes d'un institut vide.

La nomination de Mgr Paglia à la tête du Conseil pontifical pour la famille avait été acclamée par le Grand Orient italien dans un communiqué daté des 27-28 juin 2012 qui disait : « *Nous nous félicitons du choix d'un des rares hommes d'Église qui méritent véritablement l'estime, la considération et l'affection du peuple catholique. Il représente une lumière d'espérance pour ceux qui ne se résignent pas à voir totalement oubliée la grande époque réformatrice du Concile Vatican II.* » [...]

On ajoutera aussi que ce très discret Mgr Paglia est également le « parrain » de la communauté Sant'Egidio qui entretient un réseau dans le monde entier, et que par ses fonctions institutionnelles à l'Académie pontificale pour la vie et à l'Institut Jean-Paul II pour la famille, il est un homme clef de la mise en œuvre de 'Amoris Lætitia', en français '*Joie de l'Amour*', et non pas : '*l'amour joyeux*' •

Prélats emblématiques. Le cardinal Marx

Abbé Charles Tinotti • Sources : diocèse de Munich, Vittorio Messori, *La Croix*

Le 1^{er} février, les évêques d'Allemagne ont publié un "guide pastoral" expliquant comment comprendre et mettre en œuvre les enseignements d'Amoris Laetitia. Dans ce "guide", il est clairement dit que les "divorcés-remariés" peuvent communier.

Le dernier chapitre développé sur plusieurs pages justifie uniquement à l'aide d'Amoris Laetitia que même des personnes vivant dans « une situation objectivement irrégulière » pourront recevoir les sacrements, Ce document prouve l'utilité des dubia posées au Pape. En effet les dubia, manifestant un doute sur de telles interprétations d'Amoris Laetitia en contradiction évidente avec l'enseignement du Christ et de son Église, demandait au Pape de clarifier ses intentions

Hier, 6 mars, la Conférence des évêques d'Allemagne s'est réunie à Bensberg pour son assemblée générale. A cette occasion, le Président de la Conférence qui n'est autre que le Cardinal Reinhard Marx, a déclaré : "*J'ai donné au pape François le document que nous avons fait en lien avec Amoris laetitia ; il l'a reçu avec un réel plaisir. J'ai pu discuter avec lui : il m'a dit qu'il considérait comme un droit que chaque Église locale puisse gérer les*

sacrements comme elle l'entend et, une fois de plus, il m'a clairement affirmé que tout était une question de pastorale. Il était totalement d'accord avec ce que notre Conférence épiscopale [en fait pas tous les évêques mais le 'conseil permanent', bureau central de leur Conférence] a déclaré au sujet de la communion donnée aux "divorcés-remariés". Le Cardinal est célèbre pour avoir dit, mais c'était en 2013, que *"l'église allemande n'était pas une filiale de Rome"*.

Le cardinal Marx est évêque de Munich, en Bavière, archidiocèse de deux millions de baptisés.

Le bureau diocésain bavarois des statistiques vient de publier une comparaison des années 1959 et 2015. Prêtres: 7.000 (1959) contre 2015. Églises (1959) : 3139 contre 1200. Catholiques déclarés : 99,8% (1959) contre 48%. Séminaristes : 390 (1959) contre 0. Vous avez bien lu : zéro. Le document informant que la moitié des églises encore ouvertes fermeront d'ici cinq ans annonce : *"Si cette tendance baissière se poursuit dans les mêmes proportions, la survie du diocèse ne pourra être garantie que pour les 10 prochaines années seulement"*.

Vittorio Messori commente dans il Vivaio, de Fév. 2017 : *"Ecclesia fuit. Ce diocèse est gouverné depuis dix ans par le cardinal Reinhard Marx qui est catalogué comme "progressiste" et qui a été nommé 2013 par le pape Bergoglio au sein du groupe de cardinaux censé le conseiller pour gouverner l'Église universelle. Ne soyons pas idiots au point d'ignorer que l'état de pré-agonie de l'Église de Munich cadre parfaitement avec la crise que nous savons. Il faut tout de même sincèrement se demander quels "conseils" pour une relancer l'Église pourrait donner un cardinal archevêque qui dans son propre diocèse, après plus de dix ans en tant qu'évêque, n'a même plus un séminariste et dont on annonce la disparition à brève échéance. »*

Nota : en juin 2016, la Croix révélait que le diocèse de Munich était le plus riche d'Allemagne avec 5,5 milliards d'euros d'actifs.

Un supérieur peut il être repris en public ? Sur Ga. 2, 7-14.

Roberto de Mattei.

Peut-on corriger un Pape publiquement pour son comportement

répréhensible ? Ou bien l'attitude d'un fidèle doit-elle être l'obéissance inconditionnelle au point de justifier n'importe quel mot ou geste du Pape, même s'il est ouvertement scandaleux ? Selon certains, comme le vaticaniste Andrea Tornielli, on peut exprimer "face à face", son désaccord au Pape, mais sans le manifester publiquement. Cette thèse contient malgré tout un aveu important. Le Pape n'est pas infallible, sauf quand il parle ex cathedra. Sinon, la dissidence ne serait pas licite, même en privé, mais la voie à suivre serait seulement celle du silence.

Au contraire, le Pape, qui n'est pas le Christ, mais seulement son représentant sur terre, peut pécher et peut se tromper. Mais est-il vrai qu'il ne peut être corrigé qu'en privé, et jamais en public ?

Pour répondre, il est important de se rappeler l'exemple historique par excellence, celui qui nous offre la règle d'or du comportement, connu sous le nom d'« incident d'Antioche ». Saint Paul le rappelle en ces termes dans la Lettre aux Galates, écrite probablement entre les années 54 et 57 :

« (...) l'annonce de l'Évangile m'a été confiée pour les incirconcis (c'est-à-dire les païens), comme elle l'a été à Pierre pour les circoncis (c'est-à-dire les Juifs). En effet, si l'action de Dieu a fait de Pierre l'Apôtre des circoncis, elle a fait de moi l'Apôtre des nations païennes. Ayant reconnu la grâce qui m'a été donnée, Jacques, Céphas [nom araméen de Pierre] et Jean, qui sont considérés comme les colonnes de l'Église, nous ont tendu la main, à moi et à Barnabé, en signe de communion, montrant par là que nous sommes, nous, envoyés aux nations, et eux, aux circoncis. Ils nous ont seulement demandé de nous souvenir des pauvres, ce que j'ai pris grand soin de faire. Mais quand Céphas est venu à Antioche, je me suis opposé à lui ouvertement, parce qu'il était dans son tort. En effet, avant l'arrivée de quelques personnes de l'entourage de Jacques, Pierre prenait ses repas avec les fidèles d'origine païenne. Mais après leur arrivée, il prit l'habitude de se retirer et de se tenir à l'écart, par crainte de ceux qui étaient d'origine juive. Tous les autres fidèles d'origine juive jouèrent la même comédie que lui, si bien que Barnabé lui-même se laissa entraîner dans ce jeu. Mais quand je vis que ceux-ci ne marchaient pas droit selon la vérité de l'Évangile, je dis à Pierre devant tout le monde : "Si toi qui es juif, tu vis à la manière des païens et non des Juifs, pourquoi obliges-tu les païens à suivre les coutumes juives ?" » (Gal 2, 7-14).

Pierre, de peur de heurter la sensibilité des juifs, favorisait avec son comportement la position des “judaisants”, lesquels croyaient qu’il fallait appliquer la circoncision et d’autres dispositions de la loi mosaïque à tous les chrétiens convertis. Saint Paul dit que saint Pierre avait clairement tort et pour cette raison « *s’opposa à lui ouvertement* », c’est-à-dire publiquement, afin que Pierre ne fût pas un scandale dans l’Église sur laquelle il exerçait l’autorité suprême. Pierre accepta la correction de Paul, en reconnaissant avec humilité son erreur.

Saint Thomas d’Aquin aborde cet épisode dans beaucoup de ses œuvres. Avant tout, il note que « *l’apôtre s’opposa à Pierre dans l’exercice de l’autorité et non dans l’autorité de gouvernement* »². Paul reconnaissait en Pierre le chef de l’Église, mais jugeait légitime de lui résister, compte tenu de la gravité du problème, qui touchait le salut des âmes. « *La modalité de la réprimande était juste car elle fut publique et manifeste* »³. L’épisode, observe encore le Docteur Angélique, contient des enseignements tant pour les prélats que pour leurs sujets : « *Aux prélats [fut donné] un exemple d’humilité, pour qu’ils ne refusent pas d’accepter des avertissements de leurs inférieurs et de leurs sujets; et aux sujets [fut donné] un exemple de zèle et de liberté, pour qu’ils ne craignent pas de corriger leurs prélats, surtout quand la faute a été publique, devenant un danger pour beaucoup* »⁴.

A Antioche, saint Pierre montra une profonde humilité, saint Paul une ardente charité. L’Apôtre des Gentils se montra non seulement juste, mais miséricordieux.

Parmi les œuvres de miséricorde spirituelle, il y a l’admonition des pécheurs, appelée par les moralistes “*correction fraternelle*”. Elle est privée, si le péché est privé, publique si le péché est public. Jésus Lui-même en précise les modalités. « *Si ton frère a commis un péché contre toi, va lui faire des reproches seul à seul. S’il t’écoute, tu as gagné ton frère. S’il ne t’écoute pas, prends en plus avec toi une ou deux personnes afin que toute l’affaire soit réglée sur la parole de deux ou trois témoins. S’il refuse de les écouter, dis-le à l’assemblée de l’Église ; s’il refuse encore d’écouter l’Église, considère-*

² Super Epistolam ad Galatas lectura, n. 77, tr. it. ESD, Bologne 2006

³ Super Epistolam ad Galatas, n. 84

⁴ Super Epistolam ad Galatas, n. 77.

le comme un païen et un publicain. Amen, je vous le dis, tout ce que vous aurez lié sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous aurez délié sur la terre sera délié dans le ciel » (Mt 18, 15-18). On peut imaginer qu'après avoir tenté de convaincre saint Pierre en privé, Paul n'a pas hésité à l'admonester publiquement, mais – dit saint Thomas – « *parce que saint Pierre avait péché devant tout le monde, il devait être réprimandé devant tout le monde* »⁵.

La correction fraternelle, comme l'enseignent les théologiens, n'est un précepte optionnel, mais obligatoire, surtout pour ceux qui ont des charges de responsabilité dans l'Église, parce qu'elle découle de la loi naturelle et la loi positive divine (Dictionnaire de Théologie Catholique, vol. III, col. 1908). L'admonition peut même être adressée par des inférieurs à leurs supérieurs, et aussi par des laïcs au clergé.

A la question de savoir si l'on est tenu de reprendre publiquement un supérieur, saint Thomas dans le Commentaire sur les Sentences de Pierre Lombard, répond par l'affirmative, faisant toutefois remarquer qu'il faut toujours agir avec le plus grand respect. Par conséquent, « *les prélats ne doivent pas être corrigés par leurs sujets devant tout le monde, mais humblement, en privé, à moins que ne leur incombe un danger pour la foi ; alors le prélat deviendrait l'inférieur, s'il glissait dans l'infidélité, et le sujet deviendrait le supérieur* »⁶.

Dans la Somme théologique, le Docteur Angélique s'exprime dans les mêmes termes: « [...] en cas de péril imminent pour la foi, les prélats doivent être repris, y compris publiquement, par leurs sujets. Ainsi, saint Paul, qui était soumis à saint Pierre, le réprimanda publiquement, à cause d'un danger imminent de scandale en matière de foi. Et, comme le dit le commentaire de saint Augustin, « *le même saint Pierre a donné un exemple à ceux qui gouvernent, afin que, s'il leur arrivait de s'éloigner du droit chemin, ils ne rejettent pas comme injustifiée une correction venue de leurs sujets* »⁷.

Cornelius a Lapide, résumant la pensée des Pères et des Docteurs de l'Église, écrit : « (...) *les supérieurs peuvent être repris, avec humilité et charité, par leurs inférieurs, afin que la vérité soit défendue, c'est ce*

⁵ In 4 Sententiarum, Dist. 19, q. 2, a. 3, tr. it., ESD, Bologne 1999

⁶ In 4 Sententiarum, Dist. 19, q. 2, a. 2

⁷ ad Galate 2,14) » (Summa Theologiae, II-IIae, 33, 4, 2

déclarent, sur la base de ce passage (Gal. 2, 11), saint Augustin (Ep. 19), saint Cyprien, saint Grégoire, saint Thomas et d'autres mentionnés ci-dessus. Ils enseignent clairement que saint Pierre, bien qu'étant le supérieur, fut réprimandé par saint Paul [...]. A raison, donc, saint Grégoire dit (Homil. 18 in Ezech.): "Pierre se tut afin que, étant le premier dans la hiérarchie apostolique, il fût aussi le premier dans l'humilité". Et saint Augustin dit: "en enseignant que les supérieurs ne doivent pas refuser d'être réprimandés par les supérieurs, saint Pierre a donné à la postérité un exemple plus exceptionnel et plus saint que celui de saint Paul enseignant que, dans la défense de la vérité et de la charité, aux plus petits, il est donné d'avoir l'audace de résister sans crainte aux plus grands » (Epis. 19 ad Hienonymum) »⁸.

La correction fraternelle est un acte de charité. Parmi les péchés les plus graves contre la charité, il y a un schisme, qui est la séparation de l'autorité de l'Église ou de ses lois, coutumes et traditions. Même un pape peut tomber dans le schisme, s'il divise l'Église, comme l'explique le théologien Suarez⁹ et comme le confirme le cardinal Journet¹⁰.

Aujourd'hui dans l'Église la confusion règne. Quelques courageux cardinaux ont annoncé une éventuelle correction publique envers le pape Bergoglio, dont les initiatives deviennent chaque jour plus inquiétantes et sources de division.

Le fait qu'il omette de répondre aux dubia des cardinaux sur le chapitre 8 de l'Exhortation Amoris lætitia, accrédite et encourage les interprétations hérétiques ou proches de l'hérésie en matière de communion aux divorcés remariés [entre autres. NDLR]. La confusion, ainsi favorisée¹¹, produit des tensions et des luttes internes, autrement dit une situation de conflit religieux qui prélude au schisme. L'acte de correction publique est urgent et

⁸ Ad Gal. 2, 11, in Commentaria in Scripturam Sacram, Vivès, Paris 1876, tome XVII

⁹ De schismate in Opera omnia, vol. 12, pp. 733-734 et 736-737

¹⁰ L'Église du Verbe Incarné, Desclée, Bruges 1962, vol. I, p. 596

¹¹ Ainsi pendant qu'un bureau officiel de l'Épiscopat allemand déclare officiellement que Amoris Lætitia permet aux personnes en situation seulement dites 'irrégulières' en général (c'est à dire divorcés 'remariés' civilement, unions libres hétéo ou homo...) tout comme les évêques de Malte, ou ceux de la région ecclésiastique de Buenos Aires (qui ont reçu selon leurs dires jamais démentis l'appui du St Père, lequel refuse de parler du sujet en public sauf pour dire d'une manière formelle et générale qu'il ne veut pas toucher à la doctrine [quitte à la placardiser, et laisser mettre en œuvre dans les faits, le contraire] la Conférence épiscopale de l'Alberta, celle du Kazakhstan, la commission épiscopale polonaise de la famille présidée par Mgr Watroba, l'archevêque d'Ottawa déclarent officiellement le contraire.

NOTRE HISTOIRE

Fin de la série sur l'histoire de l'Église. Par le professeur Roberto de Mattei

Du concile de Trente à la Révolution française

Entre la seconde moitié du XVI^e siècle et la première moitié du XVII^e siècle, l'Église connut une époque de restauration doctrinale et d'importante réforme des mœurs.

Le concile de Trente, dix-neuvième concile œcuménique de l'Église, fut au cœur de cette grande œuvre réformatrice. L'assemblée se tint sur dix-huit années, du 13 décembre 1545 au 16 décembre 1563, pour « *l'honneur et la gloire de Dieu, l'accroissement et l'exaltation de la foi et de la religion chrétienne, l'extirpation des hérésies, la paix et l'union de l'Église, la réformation du clergé et du peuple chrétien, pour l'humiliation et l'extinction des ennemis du nom chrétien* »¹². Les décisions doctrinales de ce concile à pro- pos de l'Écriture sainte et de la Tradition furent d'une extrême importance. De même sur les sujets du péché originel et de la justification, des sacrements et du saint sacrifice de la messe. Ses décrets disciplinaires ne furent pas plus anodins puisqu'ils contribuèrent à développer cette authentique Réforme catholique qui seule pouvait s'opposer à la pseudo-réforme protestante.

L'Église est toujours exigeante lorsqu'il s'agit d'élever aux autels un candidat. Elle l'est plus encore vis-à-vis des papes, pour lesquels elle doit certifier l'héroïsme des vertus, non seulement privées, mais aussi pratiquées dans le munus (fonction) qui leur est propre : l'exercice du gouvernement. Dans les siècles qui séparèrent la révolution protestante de la Révolution française, les grands papes ne manquèrent pas. Pourtant, l'Église ne canonisa que Pie V et ne béatifia qu'Innocent XI (Benedetto Odescalchi, 1676-1689). On doit au premier l'étincelante victoire de Lépante contre les Turcs (1571) et, au second, la libération de Vienne et de la Hongrie de l'Islam qui avançait en Europe (1683-1686). Cependant, dès ces années, de nouvelles erreurs

¹² Hergenröther, VI, p. 233.

commençaient à germer.

En France, aux XVII^e et XVIII^e siècles, une nouvelle hérésie vit le jour: le jansénisme. C'était la première qui ne se séparait pas de l'Église mais cherchait à en modifier la doctrine et l'organisation de l'intérieur. Les initiateurs du mouvement - Jansenius et Saint-Cyran - moururent en paix avec l'Église à laquelle ils avaient été, en apparence, fidèles et soumis.

Parallèlement au jansénisme, une erreur plus ancienne se développait : le gallicanisme. Au sein de l'Empire habsbourgeois, cette erreur avait pris le nom de fébronianisme, du nom de son promoteur l'évêque Johann Nikolaus von Hontheim, connu sous le pseudonyme de Justinus Febronius.

Cette doctrine, condamnée en 1764 par Clément XIII (1758-1769), fut en revanche encouragée par trois des plus puissants prélats de l'Empire : les archevêques électeurs de Mayence, Cologne et Trèves, et par l'empereur Joseph II lui-même (d'où l'appellation de josphisme) ! Les responsabilités des erreurs qui s'insinuaient dans l'Église et dans la société reposent sur d'importantes personnalités ecclésiastiques qui les propageaient à travers l'Europe tout entière. Cependant, comme toujours, la Providence mit à la lumière une poignée de saints afin d'encourager la piété du peuple et de s'opposer aux erreurs de l'époque. Doivent être rappelés au moins les noms de saint Louis-Marie Grignon de Montfort, apôtre de la Vendée, et de saint Alphonse de Liguori, apôtre du Midi italien et fondateur des Rédemptoristes.

Comme dans toute période de lutte interne à l'Église, un "troisième parti" se forma entre les représentants de l'orthodoxie et ceux de l'hétérodoxie. Il proposait une médiation entre les deux pôles opposés. Benoît XIV (1675-1758), le Bolognais Prospero Lambertini, fut un représentant de ce "centre" modéré au XVIII^e siècle. Son pontificat, « si brillant [...] fût [-il] », eut, pour Hergenröther, « *ses côtés faibles [dans] la condescendance [du Souverain pontife] à l'égard des pouvoirs temporels* »¹³ d'alors qui faisaient leurs principes du gallicanisme et autres équivalents. Cette condescendance face aux ennemis de l'Église est, tout au long de l'histoire, le défaut le plus récurrent de ceux qui sont appelés à exercer l'autorité de gouvernement suprême au sein de l'institution. Les trente-sept

¹³ Ibid., VII, p. 195

premiers papes de l'histoire de l'Église furent tous saints et presque tous martyrs.

Dans le second millénaire, ce qui caractérisa les rares Souverains pontifes canonisés - aucun n'ayant bénéficié de la gloire du martyr - fut la sainte intransigeance avec laquelle ils s'opposèrent aux ennemis de la foi et de la civilisation chrétienne. Les noms de Grégoire VII, Pie V et Pie X resplendissent au firmament de l'Église en raison de cet esprit militant.

La Compagnie de Jésus, fondée par saint Ignace, était une armée au service du Saint-Siège, animée d'un esprit ascétique et combatif. Au XVIII^e siècle, les ennemis de l'Église organisèrent contre elle une véritable et réelle conjuration, avec l'aide des couronnes bourbonniennes. Clément XIV (1769-1774), le franciscain Ganganelli, fut élu pape le 19 mars 1769, après trois mois de conclave au cours desquels le roi de France mit son veto contre au moins vingt-cinq cardinaux. Décrit par Hergenröther comme « *indulgent et libéral* », « *il prit pour modèle Benoît XIV qu'il surpassa encore par sa condescendance envers les gouvernements temporels* »¹⁴. *Le jugement que Pastor porte sur sa personne est extrêmement dur. « Clément XIV – écrit l'historien allemand - reste dans la longue suite des papes comme l'un des plus faibles et des plus malheureux »*¹⁵.

Le pape Ganganelli fut accusé d'avoir promis lors du conclave la suppression des Jésuites, rendue effective en 1773 avec le bref pontifical *Dominus ac Redemptor*, puis fut annulé par Pie VII en 1814¹⁶. Il ne s'agissait pas, explique Pastor, d'une « *transaction sirnoniaque* », qui aurait invalidé l'élection, mais il est certain que « *le comportement ambigu que Ganganelli avait mis en oeuvre en tant que cardinal sur la question des Jésuites fut continué jusque dans le conclave même* »¹⁷. Le bref *Dominus ac Redemptor* par lequel le pape dissolvait la Compagnie de Jésus « *incarne - selon Pastor - la victoire la plus manifeste de l'illumination et de l'absolutisme royal contre l'Église et sa tête* »¹⁸.

¹⁴ *ibid.*, p. 211.

¹⁵ Pastor, XVI, 2, p. 419.

¹⁶ *ibid.*, p. 412-421 .

¹⁷ *ibid.*, p. 106.

¹⁸ *ibid.*, p. 223.

Le Saint-Esprit oublia-t-il d'assister l'Église dans ce conclave ou dans d'autres ? L'assistance du Saint-Esprit ne signifie pas que l'élection du pape jouisse de l'« *infaillibilité* », comme elle ne signifie pas qu'au cours d'un conclave soit nécessairement choisi le meilleur des candidats. Si l'élection est valide, explique le cardinal Journet, y compris lorsqu'elle serait le résultat d'intrigues ou de mauvais choix, on a la certitude de ce que le Saint-Esprit - qui assiste l'Église autant dans le bien que dans le mal permet que cela arrive pour des raisons supérieures et mystérieuses¹⁹.

Le bref *Dominus ac Redemptor* était un texte émanant du pouvoir de juridiction suprême du Pontife romain. C'était donc un acte authentique de gouvernement, auquel l'Église tout entière dut se plier, mais qui peut aujourd'hui être considéré comme un acte néfaste aux conséquences catastrophiques. La Compagnie de Jésus, fondée par saint Ignace de Loyola, incarnait en réalité un véritable rempart pour la papauté vis-à-vis de laquelle ses membres faisaient un vœu particulier d'obéissance. C'est justement en raison de leur courageuse défense du Siège apostolique que les Jésuites étaient détestés des plus importantes cours européennes, corrompues par le gallicanisme et par la philosophie des Lumières. Il était paradoxal que cet ordre fût précisément dissous par le Souverain pontife qui trouvait précisément en lui son ultime rempart. Il était prévisible - et cela arriva - qu'ensuite l'ennemi agirait. Une chose semblable était arrivée cinq siècles plus tôt quand le pape Clément V, encouragé par le roi de France Philippe le Bel, avait supprimé l'ordre du Temple, premier ordre de chevalerie de la chrétienté, lui aussi lié au Saint-Siège par un vœu particulier d'obéissance. Mais, tandis qu'il planait un doute sur la doctrine et la morale des Templiers pouvant faire présumer d'éventuelles infidélités de ces derniers à l'esprit d'origine de leur ordre, on ne pouvait pas en dire autant des Jésuites qui se distinguaient par leur piété, leur foi et leur fidélité inébranlable à l'égard du Siège apostolique. Cette suppression ouvrit les portes de l'Église à l'ennemi qui l'assiégeait, dans un moment où, écrit Pastor, « gallicanisme et jansénisme, fébronianisme et joséphisme, opinions qui savaient encore recouvrir avec de belles paroles leur inimitié vis-à-vis de la papauté,

¹⁹ C. Journet, *L'Église du Verbe incarné*, op. cit., t. I, p. 625.

corrompaient avec ardeur l'Église de l'intérieur quand l'esprit des encyclopédistes et des "philosophes" la menaçait de l'extérieur»²⁰. Jansénisme, gallicanisme, absolutisme et illuminisme étaient des doctrines différentes mais unies par un même esprit antiromain et par une même aversion contre la Compagnie de Jésus. Clément XIII, prédécesseur de Ganganelli, avait écrit le 1^o juin 1762 au roi de France que la tempête déclenchée contre les Jésuites devait emporter le Trône et l'Autel. Cette prophétie se réalisa avec la Révolution française qui mena à son aboutissement le processus de déchristianisation amorcé par l'humanisme et par la pseudoréforme protestante.

Face à cette nouvelle catastrophe, les instants de faiblesse caractérisèrent les pontificats tourmentés de Pie VI (Gianangelo Braschi, 1775-1799) et de Pie VII (Gregorio Chiaramonti, 1800-1823). Pie VI restait muet quand, le 12 juillet 1790, l'assemblée révolutionnaire approuva en France la schismatique Constitution civile du clergé. Ce fut seulement l'année suivante, par les brefs du 10 mars et du 13 avril, qu'il condamna le texte révolutionnaire, alors ratifié par un Louis XVI qui avait été privé de toute consigne de la part de Rome²¹. Le 20 février 1798, le même pape était expulsé du Vatican et de la Ville éternelle pour mourir dans son exil de Valence, en France, le 20 août 1799. Après sept mois de vacance du Siègne apostolique, l'évêque d'Imola, Gregorio Chiaramonti, fut élu sous le nom de Pie VII. Le 15 juillet 1801²², le nouveau pape signa un concordat avec Napoléon en pensant refermer la parenthèse de la Révolution française. Cependant, Bonaparte montra rapidement que sa véritable intention était de former une Église nationale asservie à son pouvoir despotique. Le 2 décembre 1804, Napoléon se couronnait lui-même empereur et, quelques années après, envahissait une nouvelle fois Rome, annexant à la France les États pontificaux. Le pape fut fait prisonnier et emmené à Grenoble puis à Savone (1809-1812). Le 25 janvier 1813, Pie VII, épuisé par sa lutte contre Napoléon, signa un accord appelé

²⁰ Pastor, XVI, 3, p. 677.

²¹ Ibid., p. 509-614. Sur la Constitution civile du clergé, cf. Jean de Viguierie, Christianisme et Révolution, Paris, Nouvelles Éditions Latines, 1986, p. 73-113.

²² « Concordato fra Pio VI e la Repubblica francese del 15 luglio 1801 », Ench. Conc., n° 1-19.

« concordat de Fontainebleau »²³ dans lequel, écrit Hergenröther, il concédait « *de nombreuses choses qui portaient gravement préjudice aux droits du pape* »²⁴ : il alla jusqu'à accepter la perte de ses États pontificaux ainsi qu'un principe de soumission à l'autorité nationale française. Le Concordat plaçait l'Église entre les mains de l'empereur. Face aux remontrances des cardinaux « *zelanti* », Pie VII se rendit avec beaucoup d'humilité compte de son erreur et, le 24 mars, il adressa une lettre de rétractation à Napoléon. Selon Jean Leflon, rien n'y était plus noble que la confession de sa faiblesse à travers ces mots : « *Il est de notre devoir, et nous ne nous en faisons aucune gloire, imitant notre prédécesseur Pascal II, de confesser devant Dieu et devant l'Église l'erreur dans laquelle, en tant qu'homme, nous sommes tombé par inadvertance* »²⁵.

Toutefois, la rétractation du pape ne fut pas tout de suite connue en Italie où l'on n'avait connaissance que de la signature du Concordat. Ainsi, le vénérable Pio Brunone Lanteri composa sans attendre une très ferme critique contre l'acte pontifical, écrivant entre autres : « On me dira que le Saint-Père peut tout, “quodcumque solveris, quodcumque ligaveris, etc.” : c'est vrai, mais il ne peut rien faire contre la divine constitution de l'Église. Il est le vicaire de Dieu, mais il n'est pas Dieu, et il ne saurait non plus défaire l'œuvre de Dieu »²⁶.

Le vénérable Bruno Lanteri, infatigable défenseur des droits de la

²³ « Concordat de Fontainebleau du 25 janvier 1813 », Ench. Conc., n° 44-55.

²⁴ Hergenröther, VII, p. 400.

²⁵ Déclaration de Pie VII du 28 janvier 1811, in Jean Leflon, *La crise révolutionnaire (1789-1846)*, in A. Fliche et V. Martin, *Histoire de l'Église*, t. XX, Paris, Duroselle, 1949. Littéralement, le texte de Pie VII proclame : « Contraint par nos devoirs, avec cette sincérité, cette franchise qui conviennent à notre dignité et à notre caractère, nous déclarons à Votre Majesté que depuis le 20 janvier, jour où nous signâmes les articles qui devaient servir de base à ce traité définitif dont il y est fait mention, les plus grands remords et le plus vif repentir ont continuellement déchiré notre esprit, qui n'a plus ni repos ni paix. De cet écrit que nous avons signé, nous disons à Votre Majesté cela même qu'eut occasion de dire notre prédécesseur Pascal II lorsque, dans une circonstance semblable, il eut à se repentir d'un écrit qui concernait une concession à Henri V. Comme nous reconnaissons notre écrit mal fait, nous le confessons mal fait, et avec l'aide du Seigneur, nous désirons qu'il soit cassé tout à fait, afin qu'il n'en résulte aucun dommage pour l'Église, et aucun préjudice pour notre âme » (Ench. Conc., n° 45).

²⁶ Pio Brunone Lanteri, *Scritti e documenti d'Archivio*, II, *Polemici-Apologetici*, Rome-Fermo, Edizione Lanteri, 2002, p. 1024.

papauté, admettait la possibilité de résister au Souverain pontife en cas d'erreur, sachant que le pouvoir du pape est suprême, sans être illimité et arbitraire. Le pape, comme tout fidèle, doit respecter les lois naturelles et divines dont il est, par mandat divin, le gardien. Il ne peut modifier la règle de la foi ni la divine constitution de l'Église (comme les sept sacrements par exemple), de la même façon qu'un souverain temporel ne peut changer les lois fondamentales de son royaume car, comme le rappelle Bossuet, en les violant, « *tous les fondements de la terre seront ébranlés* » (Psaume 81, 5)²⁷. Nul ne peut reprocher à Brunone Lanteri, fondateur de l'Amitié catholique de Turin²⁸ dont un membre éminent fut Joseph de Maistre, ce grand apologiste du Saint-Siège au XIX^e siècle²⁹, de manquer d'attachement vis-à-vis de la papauté.

Du bienheureux Pie IX à saint Pie X

Le XIX^e siècle fut pour l'Église un temps de violentes persécutions, organisées par la franc-maçonnerie et autres sociétés secrètes, mais ce fut aussi l'occasion d'une grande renaissance du catholicisme après les ravages causés par la Révolution française. Nous devons en grande partie cette restauration catholique au bienheureux Pie IX, Giovanni Maria Mastai Fenetti, dont le long pontificat (1846-1878) illumina la vie de l'Église par ses actes magistériels solennels. Parmi ces derniers, nous trouvons la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception (1854), l'encyclique *Quanta cura* avec son *Syllabus* (1864) contre les erreurs modernes, et le concile Vatican I avec ses définitions dogmatiques quant aux rapports entre foi et raison, et à la primauté du pape, infaillible lorsqu'il enseigne « *ex cathedra* », dans des conditions bien précises (1870). Le pontificat de Pie IX est également remarquable pour l'extraordinaire expansion missionnaire qui porta la Bonne Nouvelle aux extrêmes confins de la Terre, au moment même

²⁷ Jacques-Bénigne Bossuet, Politique tirée des propres paroles de l'Écriture sainte, Genève, Droz, 1967 (1709), p. 28.

²⁸ Cf. Candido Bona, Le "Amicizie" : società segreta e rinascita religiosa [Les« Amitiés» : société secrète et renouveau religieux], Turin, Deput. Subalpina di Storia Patria, 1962 ; et R. de Mattei, *La Biblioteca delle "Amicizie". Repertoria critico della cultura cattolica nell'epoca della Rivoluzione (1777-1830)*, Naples, Bibliopolis, 2005.

²⁹ Joseph de Maistre, Du Pape, 2 vol, Lyon, Rusand, 1819.

où le pape défendait héroïquement les États pontificaux agressés par le royaume de Piémont-Sardaigne et par les sociétés secrètes révolutionnaires.

Pourtant, ce Pie IX qui fut un colosse de la foi connut des hésitations et des incertitudes durant les deux premières années de son pontificat³⁰. Ce ne fut qu'en avril 1848 qu'il prit la décision de ne rien céder à la Révolution qui le caressait, aux pieds de la croix, conscient de toutes les souffrances qui le frapperaient. Depuis lors, son pontificat fut une épopée de la foi au cours de laquelle le Souverain pontife fut secondé par des saints tels que Don Bosco, pour ne prendre qu'un nom au sein de l'incommensurable légion d'âmes qui maintinrent vivante la foi de l'Église au XIX^e siècle.

La grande fresque de Ludwig von Pastor s'arrête à l'aube du XX^e siècle et celle de Hergenröther ne va pas jusqu'au bout du pontificat de Léon XIII (1878-1903) qui lui accorda la pourpre. L'histoire catholique qui, aujourd'hui, étudie objectivement ce pontificat doit reconnaître à Léon XIII de grands mérites : le premier est d'avoir restitué à la philosophie de saint Thomas d'Aquin toute la dignité qu'elle méritait, par l'encyclique *Æterni Patris* de 1879. Cependant, dans l'exercice de son gouvernement, Léon XIII commit également des erreurs dont la gravité ne fut visible qu'au fil du temps. La première fut le « ralliement » à la III^e République française désiré par l'encyclique *Au milieu des sollicitudes* du 19 février 1892 et confirmé le 3 mai de la même année par une lettre adressée aux cardinaux français. Ces documents méritent d'être critiqués non parce qu'ils semblent privilégier la forme républicaine par rapport à la monarchie, puisque nous savons que l'Église peut s'accorder avec toutes les formes de gouvernement dans la mesure où elles sont fondées sur l'ordre naturel et chrétien. Mais le problème naît de ce que le Souverain pontife espérait conclure un accord avec un régime, la III^e République française, caractérisé par un profond laïcisme et antichristianisme. Le ralliement de Léon XIII fut interprété, au-delà des intentions du pape, cent ans après cet événement catastrophique, comme le premier « compromis de l'histoire » de l'Église avec la Révolution française. Il s'agissait d'un acte de « détente » qui préparait la voie à ce modernisme politique qui eut ses premières expressions avec le Sillon de Marc Sangnier

³⁰ Cf. R. de Mattei, *Pia IX*, Sienna, Cantagalli, 2011, p. 28-56.

en France, et la Democrazia Cristiana de Romolo Murri en Italie³¹.

Quand saint Pie X (1903-1914) accéda au trône pontifical, la barque de Pierre se trouvait déjà dans la tempête et le pape Sarto, l'un des plus grands pontifes de l'histoire, ne trouva que peu d'amis fidèles pour le soutenir dans sa solitude comme il le confessa lui-même. « De gentibus non est vir mecum » (Isaïe 63, 3 : « *parmi les peuples, personne n'a été avec moi* »), avait confié Pie IX à monseigneur Alfonso Archi, évêque de Côme. La croix de son pontificat fut de ne pouvoir combattre qu'avec peu de collaborateurs dévoués et pieux, parmi lesquels nous devons citer son secrétaire d'État Rafael Merry del Val avec qui il conduisit, *Cor unum et anima una*, la bataille antimoderniste³². L'abandon du combat par une partie de l'épiscopat italien trouve ses origines dans ces années et se poursuit tout au long du XX^e siècle. Mais nous sommes déjà entrés dans le XX^e siècle, le siècle des totalitarismes mais aussi du concile Vatican II (1962-1965) dont j'ai enfin écrit l'histoire dans un livre que je souhaite, à l'aide de ces pages, justifier contre des accusations téméraires et hâtives.

Ce que j'ai voulu démontrer est que le vrai catholique ne se trouble pas si la foi est obscurcie pendant quelques décennies, y compris quand il y a défection des chefs suprêmes de la hiérarchie ecclésiastique. Ce n'est pas pour cela que l'Esprit Saint cesserait d'assister l'Église. Le Saint-Esprit est à l'Église ce que l'âme est au corps, son principe de vie, comme le dit saint Augustin et l'ont répété après lui Léon XIII et Pie XII³³. La promesse d'assistance de l'Église par l'Esprit Saint a été plusieurs fois répétée par le Seigneur aux apôtres (Jean 14, 16-17 et 14, 25-26)³⁴.

Cette assistance ne se limite pas qu'aux sommets mais s'étend à toutes

³¹ Voir, en guise de présentation de cette période, l'ouvrage fondamental de l'abbé Emmanuel Barbier, *Histoire du catholicisme libéral et du catholicisme social en France. Du Concile du Vatican à l'avènement de SS. Benoît XV*, 5 vol., Bordeaux, Cadoret, 1923- 1924.

³² Cf. Girolamo Dal Gal, *Il servo di Dio card. Raffaele Merry del Val, Segretario di Stato di S. Pio X*, Rome, Paoline, 1956, p. 69-76.

³³ Saint Augustin, *Sermo* 267, 4, PL, 38, col. 1231 : « Quod au lem est anima c01 .pori horninis, hoc est Spiritus Sanctus Corpori Christi, quod est Ecclesia ». Voir aussi Léon X, encyclique *Divinum illud munus*, AAS, 29 (1896-1897), col. 650, et Pie XII, encyclique *Mystici Corporis Christi*, AAS, 35 (1943), p. 220.

³⁴ Cf. Michael Schmaus, *La Chiesa* [L'Église], traduction italienne chez Marietti, Casale Monferrato, 1963, p. 312 et suivantes.

les parties du Corps mystique, comme l'enseigne Pie XII dans *Mystici Corporis*. Il est certainement vrai que les principaux bénéficiaires de ce don sont les ministres de l'Église enseignante, et ils le sont davantage et surtout en des moments particuliers tels que les conciles et les conclaves, mais cela ne veut pas dire que ces mêmes autorités soient automatiquement et en permanence connectées à la grâce. La grâce du Saint-Esprit n'est pas une force magique qui conférerait du pouvoir à celui qui la reçoit, unilatéralement et sans concours de sa part. La docilité, mais aussi l'opposition à l'action de l'Esprit Saint caractérisent l'histoire de l'Église depuis son commencement. « Il est en notre pouvoir d'éteindre ou d'allumer la flamme de l'Esprit. On nous avertit ailleurs de cela : “Gardez-vous d'éteindre l'Esprit” (1 Th 5, 19) »³⁵, nous prévient saint Paul. *Spiritum nolite extinguere* : cet avertissement est renouvelé tout au long des siècles.

La barque de Pierre surmonte toutes les tempêtes

Aussi bien le cardinal Hergenröther que le baron von Pastor confessent fermement, comme nous, le dogme de la primauté universelle du Pontife romain, ce qui inclut le privilège de l'infaillibilité. Ils convenaient tous deux, comme nous, que lorsqu'un concile légitimement réuni sous la conduite d'un pape définit quelque chose en matière de foi ou de morale ses décisions doivent être religieusement accueillies, dans un esprit d'obéissance. Mais le cardinal Hergenröther et le baron von Pastor savaient que le pape n'est pas infaillible quand il exerce son pouvoir de gouvernement ou quand il propose une doctrine de manière non définitoire : l'infaillibilité présuppose une assistance spéciale de l'Esprit Saint dans des conditions soigneusement définies.

Ainsi, tous les conciles ne sont pas infaillibles, et ils ne le sont pas dans tous leurs actes et documents.

Hergenröther et Pastor savaient surtout que l'Église est indéfectible malgré les fautes de ses enfants et, selon les promesses de son Fondateur (Mt 16, 18 ; et 28, 20), elle conservera toujours la foi intacte jusqu'à la fin des temps. Elle ne perdra aucun de ses éléments et propriétés visibles qui la font

³⁵ Saint Jérôme, *In Epist. II ad Tim.*, chap. I, PG, LXII, col. 603.

une, sainte, catholique et apostolique. L'assistance du Saint-Esprit a été promise à l'Église jusqu'à la fin du monde (Jn 14, 16) et, plus grands sont les dommages, plus grande encore est la réaction suscitée par la divine Providence.

En réalité, écrit le cardinal Hergenröther, « *l'ordre divin se venge de ses ennemis. Et l'avenir montrera cela, de la même manière que le passé l'a démontré* »³⁶.

Benoît XVI, dans son discours du 20 décembre 2005 déjà cité, reprenant une métaphore de saint Basile, a comparé l'époque de l'après-concile à une bataille navale se tenant dans l'obscurité de la nuit, dans une mer tempétueuse, décrivant « *le cri rauque de ceux qui, en raison de la discorde, se dressent les uns contre les autres, les bavardages incompréhensibles, le bruit confus des clameurs ininterrompues* »³⁷. C'est l'époque dramatique que nous vivons, une époque que nous devons affronter avec sens de la foi et esprit militant.

L'Église, tout au long de son histoire, a connu des persécutions venues de l'extérieur et des crises internes. Elle les a toujours affrontées avec un esprit militant parce que, comme l'affirme le livre de Job, le sort de l'homme sur la terre est celui d'un soldat (Jb 7, 1), et il en est de même pour l'existence terrestre de l'Église. L'historien catholique, rappelle dom Guéranger, n'oublie jamais que l'Épouse du Christ doit porter et justifier en ce monde son glorieux nom de « militante »³⁸.

Il y a toutefois une différence de fond entre les persécuteurs d'hier et ceux d'aujourd'hui. Les persécuteurs d'hier voulaient détruire le christianisme en n'ayant aucune connaissance des merveilleux fruits que celui-ci produirait dans l'histoire. Mais les persécuteurs d'aujourd'hui ont sous leurs yeux les produits historiques du christianisme ces fruits qui ne parlent que de la beauté, de la grandeur et de la gloire de la civilisation chrétienne, qui n'est que la beauté, la grandeur et la gloire du nom du Christ au nom duquel tout genou fléchit dans les cieux et sur la terre (Ph 2, 11-12).

³⁶ Hergenröther, VII , p. 874.

³⁷ Saint Basile, *De Spiritu Sancto* , XXX, 77, PG , XXXII, col. 213.

³⁸ Dom P. Guéranger, *Jésus-Christ roi de l'histoire*, op. cit., p. 88.

Les persécuteurs d'aujourd'hui jouissent en outre d'une « *cinquième colonne* » au sein de l'Église, ouvrant les portes à l'ennemi, comme cela arriva à la Rome assiégée par Alaric I^o puis à Constantinople encerclée par les Turcs.

Mais les persécutés d'aujourd'hui sont eux aussi différents de ceux d'hier parce que ceux d'hier avaient dans leur cœur une promesse qui ne s'était pas encore propagée et courbaient la tête devant leurs bourreaux. Les persécutés d'aujourd'hui ont quant à eux le devoir de défendre avec toutes leurs possibilités intellectuelles et civiles l'Église et la civilisation chrétienne, et d'élever, avec la bannière de la Croix, la bannière de la Tradition catholique.

L'Église reste toujours sur pied dans les tempêtes : dom Guéranger écrit que les hérésies, les scandales et les révolutions ne l'ont ni bouleversée ni arrêtée dans sa marche à travers l'histoire. « *Voyons l'humanité dans ses rapports avec Jésus-Christ son chef; ne l'en isolons jamais dans nos jugements ni dans nos récits, et quand nos regards s'arrêtent sur la mappemonde, souvenons-nous avant tout que nous avons sous les yeux l'empire de l'Homme-Dieu et de son Église* »³⁹.

Ludwig von Pastor écrit à son tour, en concluant son Histoire des Papes : « La barque de Pierre surmonte les tempêtes à travers tous les siècles. Ce qui est le plus important, le plus inconcevable dans l'histoire de l'Église du Christ, c'est que les périodes où elle a été le plus profondément humiliée sont aussi celles où elle a manifesté le plus d'énergie et de force invincible, c'est que la mort et le tombeau ne sont pas pour elle des signes de fin mais des symboles de résurrection, c'est que les catacombes de l' époque primitive et les persécutions antichrétiennes survenues au même moment ne constituent pour elle qu'un titre de gloire. [...] »

En effet, le Christ marche encore avec Pierre sur les eaux agitées et on peut donc appliquer aux successeurs de celui-ci la formule : « *Tu es Petrus et super hanc petram oedificabo Ecclesiam meam, et porte inferi non praevalent adversum eam* »⁴⁰.

³⁹ Ibid., p. 37.

⁴⁰ Pastor, XVI, 3, p. 677-678

Le Mythe de l'évolution a fait une nouvelle blague

Famille Chrétienne n° 2017 du 16 sept. 2016 a repris la légende que homme et chimpanzé auraient 99% de gènes communs. Au cours des JMJ à Cracovie, cet été, le Professeur Thomas Seiler, physicien, diplômé de l'Université technique de Munich a fait l'intervention suivante devant des jeunes pèlerins, sur ce sujet.

Homme et singe: le mythe des 99% de gènes en commun

La plupart d'entre vous sont au courant de l'affirmation selon laquelle les chimpanzés et les humains ont en commun 99 % de leurs gènes. Cependant ce qui ne leur est pas habituellement précisé est que ce résultat n'était pas basé sur la comparaison de l'ADN total de l'homme avec celui du singe mais seulement sur une très petite partie de celui-ci (3%). Le rôle des 97% restant n'était pas compris; il fut conclu que cette part n'avait pas de fonction du tout, et fut considérée comme un « résidu de l'évolution » et non pris en compte pour la comparaison entre l'homme et le singe. Cependant la génétique contemporaine a démontré que dans la presque totalité de l'ADN, chaque caractère génétique a une fonction. Ce qui a conduit à l'effondrement de l'affirmation péremptoire selon laquelle homme et singe ont 99% de leur ADN commun.

En 2007, le journal scientifique de référence Science appela mythe la fameuse différence de 1%. Par une étude parue dans Nature en 2010, comparant le chromosome Y de l'homme à celui du chimpanzé, nous savons maintenant que 60% du chromosome Y humain ne se retrouve pas dans celui du singe. Ceci représente une différence d'un milliard de caractères génétiques, connus comme nucléotides.

La génétique moderne a récemment fait une autre découverte importante, très inattendue. Les chercheurs mirent en évidence que tous les groupes humains sur la terre, où qu'ils vivent et quel que soit leur aspect, ont en commun 99,9% de leurs gènes. Ceci pose difficulté à l'hypothèse de l'évolution ; car si les hommes descendaient réellement des singes, comment alors se ferait-il que nous n'ayons en commun avec eux que 40% de nos chromosomes Y alors qu'en même temps il y a une identité génétique

presque totale entre tous les humains ? S'il y avait eu une évolution du singe à l'homme elle devrait se poursuivre encore parmi les hommes et révélerait des différences génétiques significatives. Ces découvertes récentes creusent encore plus profond le fossé entre l'homme et les animaux. Elles confirment qu'il n'y a en réalité que peu de chose pour définir les races humaines. Asiatiques, Européens, Africains et indigènes d'Amérique et d'Australie présentent des différences superficielles comme la couleur de la peau ou la forme du nez. Mais tous ont une similitude du point de vue génétique.

Ces récentes découvertes fracassantes vont même plus loin. Aujourd'hui, à cause de l'extrême similitude du génome humain, il est considéré comme un fait bien établi parmi les généticiens que les êtres humains vivant sur terre descendent d'un seul homme et d'une seule femme. Dans le but de vous en convaincre, cherchez sur internet les termes 'mitochondrial Ève' ou 'Y-chromosome Adam'. Ces noms furent, par ironie, donnés par les évolutionnistes ; mais aujourd'hui beaucoup regrettent ce choix car cette découverte confirme parfaitement la doctrine catholique de la création qui enseigne depuis 2000 ans que tous les hommes sont frères et sœurs, descendants d'un seul couple humain, Adam et Ève réels personnages de l'histoire, et non d'une multitude de primates presque humains.

Le truquage de l'embryologie (Ernst Haeckel)

Un autre domaine de recherche touchant à l'évolution est l'embryologie ; Ernst Haeckel, biologiste, proposa ce qu'il appela « loi biogénétique », selon laquelle le développement embryonnaire des vertébrés reproduit la prétendue histoire de leur évolution à partir des ancêtres unicellulaires. Elle fut formulée par Julian Huxley⁴¹ de la manière suivante : « *L'embryologie procure la preuve la plus frappante de l'évolution. Beaucoup d'animaux, très différents en tant qu'adultes, à l'état d'embryons ne peuvent être différenciés. Vous mêmes, jeunes embryons, étiez semblables aux embryons de lézards, de lapins, de poules, de roussettes ou autres vertébrés. La seule explication raisonnable est que, nous, vertébrés, sommes reliés par une commune descendance.* » À part l'erreur de logique qui conclut à une

⁴¹ Julian Huxley, premier président de l'UNESCO, frère de l'auteur de science-fiction Aldous Huxley, tous deux membres de la Fabian Society, violemment anticatholiques, comme leur père.

similitude de descendance (au lieu d'ascendance), « l'évidence » de cette loi reposait seulement sur une série de talentueux dessins d'embryons de différents animaux et de l'homme, signés Haeckel.

120 ans après, Michael Richardson, embryologiste britannique, au moyen de microscopes modernes examina divers embryons humains et animaux au même stade de développement. Ses travaux furent publiés et il résuma le sens des dessins de Haeckel dans un entretien au Times de Londres en 1997 : *« C'est un des pires cas de fraude scientifique. Il est choquant que quelqu'un considéré comme un grand scientifique ait délibérément trompé... Il prit un embryon humain et le copia, prétendant que la salamandre, le cochon et tous les autres se ressemblaient au même stade de développement. C'est du truquage. »*

Tout organe a une fonction, rien n'est inutile

L'anatomie est un autre champ de recherche. Si l'évolution était vraie nous nous attendrions à trouver de nombreux vestiges des constructions organiques produites au cours de l'évolution ; Robert Wiedersheim, anatomiste, présenta environ une centaine d'organes rudimentaires ou « vestiges du passé » ; ces organes avaient un rôle minime ou pas de rôle du tout parce qu'ils avaient été « laissés de côté » lors d'une étape précédente de l'évolution.

Les exemples célèbres sont l'appendice vermiforme et les amygdales. Wiedersheim et ses pairs ne comprirent pas leur rôle et en conclurent qu'ils n'en avaient pas du tout. La recherche scientifique moderne a abouti à une conclusion différente. Pour l'appendice par exemple, il a été trouvé qu'il a un rôle dans le système immunitaire, spécialement dans les premières années de notre vie. On est arrivé à une conclusion similaire pour les amygdales et pour presque tous les organes dont la fonction a été découverte. Même s'il y avait encore beaucoup d'organes dont la fonction est inconnue, pour autant, nous ne devrions pas en conclure que, en raison de nôtre ignorance sur une fonction biologique, l'organe n'a pas de fonction. Ce serait exactement la même erreur qui a été commise pendant des années à propos de ce que l'on a appelé "l'ADN-dépotoir".

Qu'en est-il de l'homme-singe ?

Maintenant vous pouvez vous demander ce qu'il en est de Néanderthal ? N'a-t-on pas trouvé beaucoup de fossiles qui prouvent qu'il y avait autrefois sur terre des hommes-singes, nos ancêtres ? Pour faire bref : tous les fossiles découverts ont définitivement mis en évidence qu'ils étaient soit pleinement humains, comme Néanderthal et d'autres, soit totalement simiesques, comme les Australopithèques. Les paléontologues n'ont pu trouver aucun fossile d'homme-singe. Ce qui indique que ces créatures n'ont jamais existé.

Le mythe du progrès : amélioration ou dégénérescence ?

La théorie de l'évolution affirme que les changements se font du plus simple au plus complexe, de l'imperfection à la plénitude et que l'on trouverait beaucoup de défauts, de fonctions perdues, de malformations et d'organes à moitié finis, tout cela dû au processus d'évolution. Or, tous les secteurs de recherche - génétique, embryologie, anatomie, paléontologie - confirment encore et encore que toutes les créatures ont commencé leur existence déjà parfaitement et pleinement formées. En effet, dans la nature, on ne trouve pas d'œil, d'oreille, de jambe ou d'aile "en évolution" ou à moitié finis, pas plus dans le monde des fossiles que dans celui d'aujourd'hui. Si de tels organes incomplets avaient existé, beaucoup de ces êtres auraient dû survivre ; ils étaient, par définition, mieux adaptés que leurs prédécesseurs qui étaient totalement démunis de ces organes et ils existent encore, comme le reptile "non-ailé" supposé être devenu oiseau ou le mammifère terrestre devenu cétacé.

Pour aller plus loin, tous les changements observés en fait dans la nature ne sont jamais des processus d'amélioration ou de perfectionnement génétiques mais toujours de dégénérescence ou de perte. Ceci appuie certainement le fait que au début (de la création), tout devait être parfait et non le contraire. Les généticiens observent une accumulation continue de mutations négatives de notre génome au lieu d'un perfectionnement de notre ADN. Cette observation doit être prise en compte car la loi naturelle fondamentale, celle de l'entropie croissante, exige que tous les processus naturels fonctionnent seulement de l'ordre au désordre, jamais dans l'autre

sens. De plus, il n'y a pas un seul cas où les systèmes appelés "ouverts" donnent lieu à de nouvelles constructions organiques. Ainsi les processus supposés de transformation par mutation ou sélection, par exemple, d'une jambe en aile ou d'un corps de singe en corps humain, sont exclus par les lois de la nature.

Permettez moi de conclure par une analogie : il est certainement possible de transformer un réfrigérateur en télévision par petites étapes, remplaçant des pièces électriques ou mécaniques par d'autres jusqu'à obtenir un poste de télévision. Il est cependant très improbable que chacun de ces petits changements pour obtenir une TV, aboutissent à un meilleur réfrigérateur que le précédent ou l'original ; pourtant ce devrait être ainsi à en croire le processus d'évolution par sélection continue •

TÉMOIGNAGE

Bienheureuse Laura Vicuna 1891-1904

Daniel FEDERSPIEL

Au collège des Sœurs Salésienne de Junin, Laura découvre le bonheur. Dès le premier contact, lorsque sa maman Mercedes a laissé les deux fillettes aux mains de Sœur Angèle, elle a goûté le sens de la famille. C'est vrai, Mandina (c'est le surnom d'Amanda), s'était agrippée à elle. La pauvre ! À 7 ans elle ne pouvait pas comprendre pourquoi sa maman la laissait là, seule avec sa grande sœur.

Pour Laura, tout est neuf. Elle a fui, il y a près d'un an, le Chili en pleine révolution. Et maintenant, elle commence à se faire de nouvelles amies dans les montagnes d'Argentine. Les Sœurs sont devenues sa nouvelle famille. Car, depuis la mort de son papa, il y a sept ans, Laura n'a guère connu ni la paix, ni la joie d'un foyer.

Justement c'est le thème de l'entretien de ce jour. Sœur Angèle explique le mariage à sa petite classe attentive. Les filles sont partagées entre inquiétude et fascination. En effet, dans le pays beaucoup d'entre elles sont mariées vers 12-13 ans. Il n'est donc pas trop tôt de commencer à en parler ! "L'amour c'est ce qu'il y a de plus beau. Et c'est encore plus vrai quand on

peut le partager”.

Au fur et à mesure des explications de la Sœur, un sentiment étrange envahit le cœur de Laura. Autour d'elle, les copines ne sont pas avares de questions et Sœur Angèle répond avec délicatesse et exactitude à tous leurs soucis. Soudain Laura saisit le pire. Elle vient de comprendre la vie de sa mère, pauvre veuve abandonnée qui se réfugie dans la ferme de Manuel Mora. Un homme redoutable, qui traite son monde en esclave. Le regard triste de maman et la gêne devant ses enfants... Et maintenant l'internat chez les Sœurs loin de la ferme. Son cœur s'emballe. Laura s'évanouit. La vérité du scandale vient de tuer l'innocence de l'enfant.

1901 : l'année de ses dix ans, Laura fait sa première communion. Comme les autres fillettes accueillies au Collège des Sœurs salésiennes de Junin (Argentine), elle vit dans un climat qui favorise la maturation spirituelle et la connaissance des choses de la foi. Cela faisait une année scolaire déjà que Laura et sa sœur Amanda vivaient au Collège de Junin. Elles étaient heureuses. En effet, quoi de mieux pour de jeunes enfants qui viennent de subir les angoisses et la précarité de l'immigration, que l'ambiance du Collège qui présentait toutes les garanties de la sécurité matérielle et affective ?

Dans cette école-internat, Laura et Amanda nouent de profondes amitiés avec leurs amies. De leur côté, les Sœurs sont jeunes et enthousiastes. Pour cette seconde rentrée scolaire, les élèves découvrent une jeune enseignante, sœur Anne-Marie Rodriguez. Elle venait de quitter sa Colombie natale pour la communauté d'Argentine. Laura comprit qu'elle aussi devait vivre une expérience de déracinement. Toujours est-il que Laura est fascinée par la manière d'être et de vivre de cette religieuse.

Elle découvre ainsi toute la place de Dieu dans la vie d'une grande personne. Si les Sœurs sont si gentilles, si elles sont si joyeuses, en comparaison de tant d'autres adultes, cela ne viendrait-il pas de Dieu dont elles parlent avec tant de facilité et de sincérité ? La communauté se retrouve régulièrement avec les enfants pour la prière. Le prêtre salésien qui passe dans le Collège se met à la disposition des enfants pour l'Eucharistie et la confession. La jeune Laura en profite. Peut-être trop, selon Amanda, qui trouve que sa sœur fait du zèle. Mais Laura sait qu'à chaque fois elle se sent

plus forte et qu'après, la vie lui semble plus facile.

« Tu pourras faire ta Première Communion cette année, si tu le veux », propose-t-on à Laura. Elle se prépare avec enthousiasme. Très vite, elle construit un projet secret dans son cœur. En effet, Mercedes Vicuña, sa mère, n'est plus à l'aise avec la pratique religieuse. Depuis son arrivée en Argentine, elle vit une relation ambiguë avec son protecteur Manuel Mora. Ce dernier ne s'embarrasse pas de "bondieuseries". Mercedes n'avait-elle pas conseillé à ses enfants de prier en cachette pendant les dernières grandes vacances ?

« Seigneur, le jour de ma Première Communion, je voudrais tant que maman s'avance pour communier en même temps que moi, ce serait mon plus précieux cadeau ». Laura, pleine de lucidité, connaît le cœur de sa mère. Elle sait que celle-ci a concédé beaucoup de ses convictions à cet homme qui la domine.

Le 2 juin 1901, les chants de fête dans la petite chapelle et l'atmosphère de gaieté des enfants de Junin ne réussissent pas à combler le désir de Laura. Sa maman reste à l'écart et ne communie pas. Laura est triste et inquiète à la fois. Le mal qui ronge sa maman est donc plus lourd qu'il n'y paraît...

La deuxième année passée à Junin, au collège des Sœurs salésiennes, se termine. Mercedes Vicuña regarde sa fille Laura avec étonnement. Elle est devenue grande et belle, avec ses yeux foncés et ses cheveux ondulés. Les fossettes qui se forment sur ses joues, quand elle rit, attirent la sympathie.

« Au revoir ! Au revoir ! » En partant pour le domaine de Quilquihué où sa mère a établi son gîte auprès du riche propriétaire Manuel Mora, Laura a le pressentiment de ce qui l'attend. D'ailleurs, Mercedes, sa mère, en fait l'amère expérience. C'est un patron arrogant, grossier et despotique. Elle avait cru pouvoir s'appuyer sur lui pour améliorer sa situation, mais aujourd'hui, elle reconnaît que sa vie s'est transformée en esclavage.

Cela fait deux jours à peine que les deux fillettes, Laura et sa sœur Amanda, sont de retour à la ferme. De la véranda où elle reste durant la journée, Laura voit Manuel arriver et attacher son cheval au poteau, près de l'entrée de la maison. Il exige de rester seul avec la jeune fille et chasse la mère qui se réfugie dans la maison. Mais Laura se débat et se sauve. L'homme vaincu médite un autre coup. Il ne peut accepter qu'une enfant de 11 ans lui

résiste.

Quelques jours plus tard a lieu la fête du marquage des animaux de l'année. Le domaine prend l'aspect d'un village au jour de foire. Les gardiens de troupeaux se mélangent aux serviteurs et à leurs familles. Amis du patron et propriétaires voisins sont là. On boit, on joue, on chante jusqu'à la tombée de la nuit qui annonce l'ouverture du bal. Les danses vont commencer. Manuel signale le début des danses en s'apprêtant à esquisser les premiers pas. Laura le voit s'avancer vers elle. Elle répond par un "non" fier et décidé. L'homme est fou de rage : il insiste en se voulant charmeur. Mais c'est sans compter sur la détermination de Laura. Les invités observent. Le patron rougit, il est chez lui ici ! « Ah oui, elle ne veut pas danser, la sainte nitouche ? » Il saisit l'adolescente par le bras et la jette dehors avec les chiens. Puis Manuel Mora s'en prend à la mère qu'il couvre d'injures, et lui ordonne de rappeler sa fille pour qu'elle vienne s'excuser et danser. Mercedes sort, mais elle n'arrive pas à convaincre sa fille. Tout à coup la porte s'ouvre, Manuel sort et saisit la pauvre maman par le poignet. Elle est liée au poteau. Les danses s'arrêtent. Personne, pas même les frères du patron, n'ose intervenir. Manuel Mora fouette Mercedes jusqu'au sang. Les amis enfourchent leur cheval et s'en vont. Laura, blottie derrière les arbres, pleure. Elle assiste dans la nuit à l'humiliation de sa mère.

Laura Vicuna et sa sœur Amanda ont eu toutes les peines du monde à rejoindre leur école pour cette nouvelle rentrée de février 1902 au collège des Sœurs salésiennes. Le terrible propriétaire Manuel Mora qui héberge la mère et les deux fillettes s'opposait à ce qu'elles retournent chez "ces bigotes de bonnes sœurs".

- Alors, comment se sont passées ces vacances ? Les questions fusent de toute part après les congés d'été. Laura ne veut pas parler de ses mésaventures estivales. Manuel Mora s'était vengé sur la petite famille de ce qu'elle l'ait publiquement éconduit. Il s'était opposé à ce qu'elle reprenne ses classes chez les Sœurs : n'était-ce pas à cause de ces dernières et de leur morale que Laura, jeune adolescente de 11 ans, avait refusé ses avances ? La mère s'était révoltée :

- Ce sont mes filles. Je veux qu'elles retournent à la pension chez les

Sœurs ! Je ne suis pas ici comme une esclave !

- Ou esclave ou morte. Quant à ces deux, on verra bien !

Il avait fallu, sous l'insistance de Laura, que la mère aille demander aux Sœurs de reprendre les deux élèves gratuitement, faute de ressources.

Maintenant, l'école reprend. Personne n'imagine le drame qui se joue dans le cœur de Laura. Elle cache tous ces problèmes sous une allure joviale et un enthousiasme contagieux.

Merceditas Vera est de trois ans plus âgée que Laura. Elles sont pourtant devenues amies. Il est vrai que Laura est si mure de caractère, et douée d'une forte intériorité. Elle sait être une compagne agréable. Ce qui rapproche les deux filles, c'est un même idéal. Elles désirent donner toute leur vie au Seigneur. Peut-être comme une de ces Sœurs salésiennes qu'elles fréquentent au collège ? D'ailleurs, la sœur aînée de Merceditas vient de faire une démarche en ce sens. Lorsque Sœur Anne-Marie, enseignante, auprès des deux jeunes filles vient à mourir, elles prennent une résolution importante : - Un jour, nous prendrons sa place ! Le 1^{er} avril 1902, Merceditas laissera éclater toute sa joie. Elle vient de manière tout officielle de revêtir la pèlerine de postulante, en signe d'un premier pas pour devenir Sœur salésienne. Laura imagine le jour où elle pourra vivre le même engagement.

Mercedes vit une véritable souffrance chez Manuel Mora. Sous prétexte qu'il est le propriétaire du domaine de Quilquihué, "le repaire du faucon", profitant de la fragilité de cette veuve, mère de deux fillettes et expatriée, il songe à en faire une esclave par un jeu de séduction de plus en plus subtil et entreprenant. Maintenant qu'il tient la mère, il convoite l'aînée, Laura.

Pourtant cette enfant s'avère être une proie insaisissable pour le bourreau ! Non seulement elle a déjoué tous ses pièges et refusé ses avances, mais elle veut sauver sa mère. Son confesseur, le Père Crestanello est dans la confidence : "As-tu bien réfléchi ? Donner ta vie pour ta maman, c'est le plus grand acte d'amour. Mais c'est très dur".

Laura sait ce qu'elle veut. Dans la chapelle du collège des Sœurs salésiennes de Junin au Chili, en ce 13 avril 1903, elle offre sa vie à Dieu pour que sa maman se libère de ses chaînes.

L'hiver n'en finit plus. Il fait froid. Laura tombe malade. Malgré les soins

et l'attention des Sœurs, elle ne guérira pas. Sa maman vient la chercher et décide, à la grande fureur de Mora, de se réfugier dans une maisonnette louée à Junin, loin du domaine et de son faucon. Un après-midi de janvier 1904, à l'improviste, les sabots d'un cheval retentissent dans la petite cour. Manuel saute à terre et entre en maître : "Je veux passer la nuit ici". La mère est glacée de frayeur. Laura, rassemble ses forces, se lève et sort. Mora, qui craint un esclandre public, se jette sur elle, fou de rage, la ramène à la maison et se met à la frapper sauvagement. Des gens accourent. Laura ne peut se défendre, mais ses yeux ne manifestent aucune peur. L'homme cède et enfourche son cheval pour s'éloigner au galop. Il est vaincu. Mercedes, la mère est désespérée. Elle n'a pas trouvé la force de protéger sa fille.

Laura l'appelle : "Viens, maman. Je veux te parler. Je ne guérirai pas, tu sais. Je vais bientôt mourir. C'est moi-même qui l'ai demandé à Jésus. Je lui ai offert ma vie pour toi... Pour que tu retournes à Lui. Je t'aime". Mercedes est anéantie. C'est donc pour elle que sa petite souffre ? C'est pour elle qu'elle meurt ? Le 22 janvier 1904, Laura meurt paisiblement, elle n'a pas 13 ans.

Le jour même, Mercedes se confesse et communie. Une nouvelle vie commence en elle. Il n'est pas facile de casser la chaîne qui la liait à Mora. Elle s'enfuit en retraversant les Andes. Laura, son enfant lui a redonné la vie. Elle repart seule, mais elle n'est plus désespérée : elle a rencontré Dieu⁴².

Sommaire

LE TEXTE DU MOIS : *Le marxisme culturel*. A-M. Cernea p. 1 ♦ ECRITURE & TRADITION. *L'Église, mystère de communion* St Pierre Damien p. 24 ♦ SPIRITUALITÉ *Le monde invisible* J-H. Newman. p. 26 ♦ DOCTRINE & VIE *Péchés contre le monde ?* P. Zühlsdorf p. 28 ♦ CONNAISSANCE DE LA FOI *Adorer le même Dieu unique ? • Qui est enfant de Dieu ?* Cyril Brun p. 31 ♦ CHRETIENS EN SOCIÉTÉ *Amour et défense de la patrie* L. Dandrieu p. 37 • *L'identité chrétienne de la France en question* Abbé de Tanoüarn p. 42 ♦ ACTUALITÉ RELIGIEUSE *des pressions sur Benoît XVI* Mgr Negri p. 44 • *Prélats emblématiques : Mgr Paglia. Le card. Marx* Abbé Charles Tinotti p. 46 • *Un supérieur peut-il être repris ?* Prof. De Mattei. p. 50 ♦ NOTRE HISTOIRE (*fin de la série*) De Mattei p. 55 ♦ LA CULTURE A L'ENDROIT *La dernière blague de l'évolution*. D^r Th. Seiler p. 67 ♦ TMOIGNAGE : B^{se} *Laura Vicuna*. P. Ferderspiel p. 71

I.P.N.S. Le 9 mars 2017, mémoire facultative de Sainte Françoise Romaine. • Ne pas jeter sur la voie publique

⁴² La vie brève et impressionnante de cette bienheureuse est une magnifique réponse aux 'dubia' cardinalices posés au St Père sur les fondements chrétiens de la morale.